

JOURNAL
HELVETIQUE
OU
RECUEIL

DE PIÈCES FUGITIVES DE
LITTÉRATURE CHOISIE;

DE POÉSIE ; DE TRAITÉS
d'Histoire, ancienne & moderne; de Découvertes des Sciences & des Arts; de Nouvelles de la République des Lettres; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.

DEDIE AU ROI.

MARS 1744.



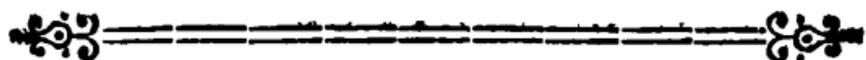
A NEUCHÂTEL.

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES 1744.



JOURNAL
HELVETIQUE,
DEDIE AU ROI.

MARS 1744.



REFLEXIONS

*Sur la Curiosité de l'avenir par les Dévinez-
mens; s'ils sont permis aux Chrétiens, avec
quelques Pensées Morales relatives.*

LES Dévinezmens ont leur source dans le desir de conoître l'avenir bon ou mauvais. Ce desir procède de l'espérance de quelque bien, ou de la crainte de quelque mal. Il y a bien de l'aparence qu'il comença à inquieter l'Home d'abord après son péché; sachant que la punition en devoit être la suite, la crainte s'empara de son Esprit, & cette crainte lui rendit l'avenir redoutable. Aussi voïons

nous qu'*Adam* cherche à se cacher à son Dieu, dès qu'il en a violé la Défense & qu'il perd la confiance qu'il avoit eu auparavant en sa Bonté *. *Cain* de même, après son crime, croit qu'il n'est en sûreté nulle part, & craignant que Dieu ne daignât plus avoir aucun soin de lui, il pense que *quiconque le trouvera le tuera*, comme lui même avoit tué son Frère. *

D'ailleurs, Dieu ofensé par la rébellion & la malice des Hommes, dont il voïoit *les pensées être mauvaises dès leur Jeunesse*, se tint comme éloigné d'eux, & ne donna plus que très rarement & à quelques personnes seulement, des marques de son affection & de sa tendresse. Dès lors l'Homme devint étranger à son Dieu. Il l'oublia peu à peu, il ne le connut plus qu'imparfaitement; & il s'attacha aux Créatures qui étoient autour de lui; Il chercha en elles du secours contre les maux qu'il voïoit fondre sur lui sans pouvoir les prévenir. Par là même, il n'eut plus de tranquillité; il craignit que l'avenir ne fut pire encore que le passé; *il chercha du repos, & n'en trouvant point*, peu s'en falut qu'il ne tombât dans le désespoir.

Dieu étant le seul Maître des Evénemens, & le seul Dispensateur des Biens &

* Gen. III. 8. 9.

** Ibid. IV. 14.

& des Maux qui arrivent aux Homes , auroit dû aussi être le seul auquel ils eussent dû recourir dans leurs besoins. Ceux qui ne l'oublèrent pas, qui mirent leur confiance en lui, éprouvèrent sa faveur; mais il arriva, par un juste jugement que ceux qui l'abandonèrent & s'attachèrent aux Créatures, se livrèrent aussi au Démon qui aiant séduit leurs premiers Parens par ses mensonges, les séduisit encore par ce même moien; il leur persuada par ses Enchantemens qu'il avoit la conoissance & la disposition de l'avenir, que cette conoissance avoit quelque chose de divin & qu'ils pouvoient en attendre du secours.

L'Histoire profane pourroit me fournir une multitude d'exemples de ce que j'avance, mais je ne rapporterai que ceux que nous trouvons dans l'Histoire Ste.

Pharaon, Roi d'*Egypte*, aiant eu un Songe dont il fut éfrayé, fit incessamment appeler les Magiciens & les Sages, pour recevoir d'eux l'interprétation de ce Songe, Gen. XLI. 8.

Un autre *Pharaon* voulant résister à *Moïse* & à *Aaron*, fit venir les Sages, les Enchanteurs & les Magiciens d'*Egypte*, afin qu'ils imitassent les Miracles qu'opéroient les Serviteurs de Dieu. Exod. VII. 11. VIII. 7.

Balas Roi de *Moab*, aiant peur des Enfans d'Israël, envoia appeller *Balaam*, Devin de grande réputation, en qui ce Roi avoit une telle confiance, qu'il ne fit pas difficulté de lui tenir ce langage : *Je t'ai appelé pour maudire Israël, car je sai que celui que tu maudiras sera maudit, & que celui que tu béniras sera béni*, Nomb. XXII. 6. &c.

Le Roi *Saül* ne pouvant obtenir aucune réponse de Dieu, depuis sa défobéissance, eut recours dans son désespoir à une Femme qui avoit l'Esprit de Python. I. Sam. XXVIII. 7. &c.

Acharja, aussi Roi d'Israël, étant malade envoia consulter *Babalzébub*, Dieu de Hébron, pour savoir s'il releveroit de sa Maladie. *Mannasse*, Roi de Juda, aiant abandonné le vrai Dieu, pronostiquoit les tems, observoit les augures, & dressa un Oracle d'Esprits de Python & de Discours de bonne Avanture, II. Rois XXI. 26.

Nébucadnétzar, Roi de Babylone, aiant fait un Songe dont son Esprit fut éfraïé, fit appeller incessamment les Magiciens, les Astrologues, & les Enchanteurs, pour en savoir la signification, Dan. II. 2. Il en usa de même dans un second Songe rapporté au Chap. IV. 6. du même Livre.

Le Prophète *Esaië* dans ses Révélations, pré-

prédifant la ruine de Babilone, lui adrefse cette apoftrophe ironique. *Tien toi maintenant avec tes Enchanteurs, & avec le grand nombre de tes Sorcelleries, après lesquelles tu as travaillé dès ta jeunefse; peut-être que tu pourras en avoir quelque profit; peut-être que tu en feras renforcée. Tu t'es lassée à force de demander des Confeils. Que les Spectateurs des Cieux qui contemplant les Etoiles, & qui font leurs Prédiftions selon les Lunes, comparoiffent ensemble maintenant, & qu'ils te délivrent des chofes qui viendront fur toi; Voici ils font devenus come de la paille, le feu les a confumé, ils ne délivreront point leur Ame de la puiffance de la flamme. Efaïe XLV. 12. 13. 14.*

Le Prophète Ezéchiel, dans le Chap. XXI. 26. 27. de fes Révélations raporte; que la Parole de l'Eternel lui fut adreffée pour lui aprendre que le Roi de Babylone étoit forti avec fon Armée pour faire la Guerre. *Le Roi de Babylone, lui dit Dieu, s'est arrêté dans un chemin fourchu, au commencement de deux chemins, pour s'enquerir des Dévins; il a apoli les flèches, il a interrogé les Théraphins, il a regardé au foïe: Dans fa main droite est la Dévination contre Jérufalem.*

St. Luc dans le Livre des Actes, Ch. VIII. 9. 10. & 11. raporte que St. Phi-

lippe étant descendu dans une Ville de Samarie, y trouva un nommé *Simon* qui exerçoit la Magie, & ensorceloit le Peuple de Samarie, se disant être quelque grand personnage, auquel tous étoient attachés depuis le plus petit jusqu'au plus grand, disant; Celui ci est la grande Vertu de Dieu. Et ils étoient attachés à lui, parce que depuis long-tems, il leur avoit ensorcelé l'Esprit par ses Enchantemens.

St. Luc dans le même Livre, Chap. XVI. 16. rapporte encore que *St. Paul* étant entré dans la Ville de *Philippes*, il y trouva une Servante qui avoit un Esprit de *Python*, & qui apportoit un grand profit à ses Maîtres en dévinant. Et dans le Chap. XIX. 19. nous lisons que plusieurs de ceux qui avoient crû à l'Évangile, & qui s'étoient adonnés auparavant à des choses curieuses (que l'on tient être la Magie, l'Art d'enchanter, de deviner &c.) apportèrent leurs Livres & les brûlèrent devant tous, de quoi ayant suputé le prix, il se trouva monter à Cinquante mille Pièces d'argent.

Tous ces traits de l'Histoire sacrée, prouvent, non seulement que les Dévinemens sont très anciens, & qu'ils étoient communs parmi les Païens, mais encore que ceux qui en faisoient usage n'avoient point connu le vrai Dieu, ou l'avoient abandonné,

né. Auffi nous voïons que Dieu avoit publié parmi son Peuple les menaces les plus sévères contre ceux qui se détournent après ceux qui ont l'Esprit de Python, ou après les Dévins, & qui cherchent à se sauil-ler par eux, Levit. XIX. 31. Quant à la personne, dit-il, Chap. XX. 6. qui se détournera après ceux qui ont l'Esprit de Python & après les Dévins, en se prostituant après eux, je mettrai ma face contre cette personne-là, & je la retrancherai du milieu de son Peuple. Au Vers. 27. Dieu ajoute, Quand un Homme ou une Femme aura un Esprit de Python, ou sera Devin, on les fera mourir, on les assommera de pierres, leur sang est sur eux.

Et au Chap. XVIII. 10. & 11. du Deut. nous lisons ces paroles, qui seules auroient dû faire cesser les Désordres que j'ai en vüe; Il ne se trouvera au milieu de vous personne qui soit Devin, ou qui se mêle de deviner, ni de Pronostiqueur de tems, ni aucun qui use d'Augures, ni de Sorcier, ni d'Enchanteur, qui use d'Enchantement, ni d'Homme qui consulte l'Esprit de Python, ni de Diseurs de bonne aventure, ni aucun qui interroge les Morts: Car quiconque fait ces choses est en abomination à l'Eternel; & à cause de ces abominations l'Eternel chasse ces Nations là de devant toi. Mais ce qui dé-
montre

montre sans équivoque l'énormité du péché que ces paroles foudroient, c'est ce que le Prophète *Samuël* dit au Roi *Saül*, en le reprenant de ce qu'il n'avoit pas exécuté parfaitement le Comandement de Dieu ; *La Rebellion est autant que le péché de Dévination*, Chap. XV. 23. *Esaïe* aussi voulant faire sentir aux Juifs les horreurs de leur Idolatrie les appelle, *Enfans de la Dévineresse & Race adultère*, Es. LVII. 3. Par où l'on voit que ces Prophètes mettent en parallèle la Dévination, la Rebellion contre Dieu, & l'Adultère. Ce dernier encore prévoiant la réjection du Peuple d'Israël, s'adresse ainsi à Dieu ; *Certes tu as rejeté ton Peuple, la Maison de Jacob, parce qu'ils se sont remplis de Pronostiqueurs, comme les Philistins*. Es. II. 6.

On ne peut donc pas nier que le Dévinement & tout ce qui y a du rapport, ne soit un très grand péché, puis qu'il est si expressément défendu, & qu'il n'atire la Vengeance de Dieu sur ceux qui s'en rendent coupables médiatement ou immédiatement.

Cette Conclusion fera d'autant plus pressante que je vais résoudre la seule Objection qu'on puisse lui opposer, *Cette Défense, dira-t'on, est de droit positif, telles qu'étoient celles de manger du Sang, de la Chair de porceau &c. qui étoient particulières aux Juifs*

Et qui n'obligent plus les Chrétiens. Mais la fausseté de cette proposition est facile à découvrir ; elle paroît dès qu'on fait attention à la raison de ces différentes Défenses ; la manducation du Sang , de la Chair de certains Animaux , n'a en elle même rien de moral ; elle est indifférente par elle même , chacun le fait : Dieu cependant interdit aux Juifs cette manducation ; la raison suffisante de cette Défense étoit donc puisée ou dans les Atributs de Dieu , ou dans l'Objet même de la Défense , ou dans d'autres Objets ; Elle n'étoit pas puisée dans les Atributs de Dieu , parce qu'une telle manducation n'a aucune relation avec ses Atributs ; elle ne fut pas puisée dans l'Objet même de la Défense ; nous venons de poser que cet Objet est indifférent de sa nature ; elle fut donc puisée dans d'autres Objets présens , ou futurs. Tous ceux qui ont traité cette Question reconnoissent qu'une partie des Loix positives que Dieu donna à son Peuple n'avoit d'autre usage que celui de distinguer ce Peuple des Peuples voisins , & que les autres étoient des Types des Evénemens Evangéliques ; mais ces usages ne subsistant plus par rapport à nous , les Loix qui avoient pour but ces usages ne doivent plus subsister non plus. Il faut bien remarquer que c'est par cette raison seule-
ment

ment que nous ne sommes plus sous les Loix positives ; car pour les Loix naturelles , elles nous obligent aussi fortement qu'elles obligeoient les Juifs , parce que les relations qui les rendoient valables à leur égard subsistent & subsisteront éternellement , & par conséquent les rendent aussi valables par rapport à nous. Or la Défense qui interdisoit aux Juifs le Dévinement & toutes ses espèces est de Droit naturel , puis qu'elle est fondée sur les Atributs de Dieu , & sur cette Loi éternelle , *Qu'il ne donera point sa gloire à un autre* Es. XLII. 8. Or la confiance de l'Homme est un acte qui fait partie de la gloire qu'il doit à Dieu , & de laquelle Dieu est jalous , puis qu'il l'exhorte par tout dans sa Parole , *à se confier en lui seul , & qu'il maudit l'Homme qui se confie en l'Homme , qui fait sa force du Bras de la Chair*, Jér. VI. 5. *Malheur à ceux*, dit-il, dans Esaïe Ch. XXXI. 1. 3. *Malheur à ceux qui descendent en Egypte, & qui s'appuyent sur les Chevaux & sur les Chariots, quand ils sont en grand nombre, & en leurs Gens de Cheval, quand ils sont bien forts, & qui n'ont point regardé au St. d'Israël, & n'ont point recherché l'Eternel, lequel étendra sa main, & celui qui donne du secours trébuchera & celui à qui le secours est donné, & tous ensemble seront consumés ; Ici on peut conclure du moindre au plus grand & raisonner*

sonner ainsi : Si Dieu défend si expressement aux Homes de se confier aux Homes, & aux Créatures qui les environent, combien plus a-t'il en horeur ceux qui se confient au Démon, & qui prennent de lui ou de ses Ministres des Conseils & des Séjours qu'il ne doivent recevoir que de Dieu seul & de sa Révélation? On peut donc repéter aux Chrétiens ces Paroles d'Esaië Chap. VIII.

19. & 20. *Que s'ils vous disent, enquerrez vous des Esprits de Python & des Diseurs de bonne aventure, qui gazouillent & grommè'ent, répondés; Le Peuple ne s'enquerra t'il point de son Dieu? A la Loi & au Témoinage.*

On peut encore presser cette exhortation contre les Chrétiens, par cette considération, c'est que Dieu exige d'eux une Sainteté sûrement aussi scrupuleuse que celle qu'il exigeoit des Juifs; témoin cette Parole de St. Paul, *Il n'y a point de communication entre Christ & Bélial.* II. Cor. VI. 15.

Quel Chrétien instruit des Vérités que je viens de produire peut encore voir d'un œil sec & tranquile, qu'on souffre des Pronostiqueurs, Spectateurs des Cieux qui font leurs Prédications selon les Lunes, le cours & la position des Astres, comme faisoient autrefois les *Caldéens*, & que ces Pronostiqueurs autorisent leur Art insensé & impie, en quelque façon du Privilège du SOUVERAIN,

par

par l'impression & la vente annuelle de ces Livres que nous nommons *Almanachs*, qui ont tant de pouvoir sur le Peuple ignorant & abusé, que peu de Particuliers entreprennent l'exécution de quelque dessein sans avoir consulté les Impiétés Caldéennes qu'ils ont achetée soigneusement ? Quel Chrétien peut considérer tranquillement un autre Abus plus horrible encore, quoique moins toléré & moins universel, je veux dire, l'usage qu'on fait des Dévins proprement dits, qu'on consulte pour retrouver les choses perduës, pour conoitre quelques fois & même pour punir ceux qui les ont trouvées ou derobées ?

Je mets encore dans le rang des Personnes coupables du peché que l'Écriture condamne si formellement les Diseurs de Bonne-avanture, & ceux qui les écoutent : Telles sont entr'autres ces Femmes, qui vont de Maison en Maison, où elles sont apellées, pour dire *la Bonne-avanture*, ou prédire l'avenir bon ou mauvais, par l'arrangement fortuit du *Marc du Café* dans la Tasse de la Personne curieuse. Je ne puis voir sans douleur les progrès de cet Art également ridicule & impie, qui s'est si fort accrédité depuis quelques années, qu'entre les Personnes qui boivent ordinairement le Café, il y en a peu qui n'en couoissent
les

les Règles, * & qui ne se fassent une occupation d'observer les détours que le Marc prend au fond d'une Tasse, & d'appliquer leur bizarre signification à elles mêmes, ou aux Assistans qui le souhaitent. La Curiosité de conoître l'avenir s'est poussée si loin, sur tout parce que quelques Conjectures ont été heureuses, qu'on voit peu de Femmes qui ne s'y livrent, & ne se rendent coupables, sans le savoir, d'un très grand péché, puis que l'*Art de dire la Bonne-aventure*, ou même la docilité à écouter cet Art, est un péché que l'Écriture compare à la Rebellion contre Dieu & à l'Adultere.

Je ne doute pas que les Persones qui se reconoîtront dans ce que je viens de dire, ne veuillent se justifier aussi-tôt, en disant, qu'elles dévinent par le *Marc de Café* pour se divertir, parce qu'elles croient n'offenser point Dieu, & ne faire aucun mal moral. Je conviens que cette excuse, que je suppose sincère, seroit la plus plausible, s'il n'étoit pas souverainement ridicule d'excuser un péché par un autre péché; & de prétendre qu'une action n'est pas mauvaise, parce qu'on a croupi jusques là dans l'ignorance volontaire qu'elle étoit mauvaise. Si les Persones dont je parle avoient daigné lire

* Ces Règles ont même été imprimés depuis peu.

lire la Parole de Dieu, & y puiser la connoissance de leurs Devoirs, & des Actions qui y sont contraires, elles ne seroient pas tombées dans le péché dont je parle, contre lequel Dieu a réitéré si souvent des Défenses; elles ne seroient pas tombées dans ce cas affreux, où on prend plaisir à mal faire.

On peut cesser d'être surpris des écarts nombreux qu'elles font, dès qu'on considère qu'elles ont négligé d'imiter *Timothée*, qui avoit acquis la Connoissance des Saintes Lettres, & que leurs Etudes dans la Religion ont fini avec l'Enfance, pendant laquelle, on leur a fait réciter par cœur quelques formules de Catéchismes, le plus souvent sans intelligence: Car dès que par là elles ont été transmises parmi les Adultes, elles se croient dispensées d'Etudes plus continuées de la Religion.

Elles secouent le joug des Lectures Saintes, & substituent incessamment à la Parole de Dieu, des Histoires divertissantes, des Romans, des Pièces Comiques, en sorte qu'elles ne tiennent presque plus au Christianisme, que par quelques Cérémonies extérieures, & quelques regards fugitifs acordés à certains Livres pieux, Tribut encore qu'elles paient moins à Dieu qu'à la Mode. A la vérité elles entendent de
 tems

tems en tems la Parole Ste. luë & expliquée dans les Temples; Mais quelle place pense t'on que cette Parole puisse trouver dans des Cœurs disposés ainsi? Pourroient-ils lui prêter quelques uns de leurs mouvemens? Si cela étoit possible leur tranquillité seroit troublée. Qui fait même si on ne prendroit pas la résolution de faire un divorce parfait avec elle, & de se délivrer par là d'un Censeur incomode, qui émousse la pointe des plaisirs, & qui au milieu des joies auxquelles on voudroit se livrer tout entier, fait entendre de tems en tems cette Voix *; *Homes & Femmes adultères; ne savés vous pas que l'amour du Monde est inimitié contre Dieu?* Mais ce qui met le comble au mal; c'est qu'on se marie dans ces dispositions, & que ces Femmes deviennent Mères de Famille, Directrices de leurs Enfans, en sorte que de Génération en Génération, on peut appliquer ce Proverbe ancien, *Quelle est la Mère? Telle est la Fille; Tu es la Fille de ta Mère.* Ezéch. XVI. 44. 45.

Ce Proverbe est fondé sur l'influence d'une Mère sur ses Enfans, & sur tout sur ses Filles. Une Mère qui ne conoit point Dieu comme il faut le conoître, & dont les affections sont tournées du côté

P

de

* St. Jaques IV. 9.

de la vanité & des plaisirs, verra bientôt en les Enfans de fideles Imitateurs. La raison en est naturelle ; leurs Inclinations se portent d'elles mêmes vers les mêmes objets, ils sont presque toujours auprès de leur Mere ; dont-ils suivent aveuglément l'exemple ; parce qu'ils ne soupçonnent pas même qu'on puisse agir autrement. Si le Pere concourt, alors les progrès des Enfans sont des plus rapides, ils vont même le plus souvent au delà de leur intention & de leurs souhaits. Si au contraire le Pere est en contraste avec la Mère ; les dissensions redoublent dans la Famille ; l'exemple soutenu d'une Mère toujours présente l'emporte bientôt sur les Préceptes austères d'un Pere peu ami des plaisirs & souvent absent ; tout au moins, les Enfans changeront le respect paternel en une impie hipocrisie.

Je m'assure que tous ceux qui sont connoisseurs dans cette matière ne me refuseront pas leur suffrage ; Ce que j'ai avancé est fondé sur cette Loi imprimée dans l'Âme de tous les Parens, c'est qu'ils tâchent d'adresser leurs Enfans à l'acquisition des Biens qu'ils aiment eux-mêmes. Ceux donc qui ont borné leurs desirs aux avantages mondains cherchent à les procurer à leurs Enfans. Mais ces Parens font voir
qu'ils

qu'ils conoissent véritablement Dieu, & qu'ils portent leurs vûes sur des Biens plus relevés, qui inspirent des dispositions saintes à leurs Enfans, qui a l'exemple de la Mère & de la Grand-Mère de *Timothée* leur comuniquent dès leur jeunesse la connoissance des Saintes Lettres, parce qu'elles seules produisent la Foi & la Sagesse salutaire, puis qu'elles sont *l'unique semence de la Régénération.*

Quelqu'un osera peut-être à la nécessité d'étudier soi-même la Révélation, le savoir & le zèle des Pasteurs & des Docteurs, établis pour instruire le Troupeau du Seigneur, pour le diriger, & pour le conduire au chemin du Salut.

Je résous cette Objection, en répondant, que je n'ignore pas qu'il y a des Pasteurs & des Docteurs savans & zélés, qui prêchent purement la Parole de Dieu, & qui crient contre le Vice & les Vicieux; Mais que je sai aussi que leurs efforts sont insuffisans, puisque l'Ignorance & la Corruption sont très grandes parmi les Chrétiens de tout âge & de toute condition. J'ose même poser en fait qu'il y a peu de Peuples dans le Monde, qui poussent l'ignorance & la négligence des Préceptes de leur Religion au point auquel les Chrétiens les poussent, eu égard à la leur. Ce

qui prouve l'insuffisance du Ministère ordinaire & la nécessité qui presse chaque Chrétien d'ajouter les Instructions particulières aux Instructions publiques

Tous ceux qui ont lû l'Histoire profane ancienne & moderne, savent avec quelle exactitude les Conducteurs des Peuples & leurs Héros, au moins la plûpart, s'aquitoient des Devoirs de la Pieté envers les fausses Divinités qui étoient les objets de leur Culte. Ils n'ignorent pas que les *Mabométans* ont très souvent les Loix de *Mabomet* dans la bouche; qu'ils le prennent pour l'Arbitre des différens qui surviennent entr'eux & de ceux qu'ils ont avec les Etrangers; que le Grand Seigneur même se fait un devoir de consulter *l'Alcoran*, lors qu'il doit déclarer la Guerre ou faire la Paix. Mais où sont les Chrétiens qui aient la même déférence pour **JESUS-CHRIST** & pour son Evangile ? Où sont ceux qui se déterminent pour un parti, préférablement à un autre, par respect pour ses Loix ? Et ce qui met le comble à la bizarerie & à l'impieté de nos jours, c'est qu'on se fait honneur de connoître & de proposer les Sentences & les Loix des Philosophes & des Législateurs du Paganisme, & qu'on rougiroit d'avancer quelque Passage du Vieux ou du Nouveau

veau.

Neu Testament. Il est vrai qu'il seroit tres difficile a la plûpart de le faire; la Révélation que leur Créateur leur a acor- dé dans sa bonté, leur est un Pais inco- pu. Si la gravité de l'objet qui m'ocupe ne me retenoit, il me seroit aisé de re- lever le ridicule de ces Persones qui crain- droient de paroître dans le Public, s'il savoit qu'elles ont eu la pensée de lire chaque jour la Parole de Dieu, mais qui se sentiroient flatées, si elles passaient pour avoir des lectures polies & profanes.

C'est aussi parce qu'on néglige de lire cette Parole & d'y puiser la conoissance des Devoirs que son Auteur exige de ceux à qui il l'a acordée, qu'on trouve assés fréquemment des personnes qui se piquent d'être, par exemple, Juges intègres, qui ne s'éloignent jamais de la Justice, en un mot, qui observent scrupuleusement cette partie du Droit naturel qui s'exerce d'Ho- me à Home, & qui ont de l'horreur pour tous ceux qui s'en écartent; mais qui ont fort peu d'attachement & de respect pour les Droits de Dieu en particulier, & pour les Devoirs que ces Droits nous imposent; tels sont ceux, de l'aimer par dessus tout, de n'avoir point d'attachement qui puisse lui déplaire, de se confier en lui seul, de le glorifier par des paroles & par des actions
dont

dont-il soit l'objet immédiat, d'avoir du zèle pour engager les autres Hommes à la Piété, de procurer l'avancement du Règne de JESUS-CHRIST &c. Il est si ordinaire de voir *qu'on sépare ce que Dieu a joint*, que plusieurs de ceux qui se piquent le plus d'être justes, avec les autres Hommes, sont des injustes du premier ordre, par rapport à Dieu, puisqu'ils sont des Impies. Ce qui rend cette absurdité monstrueuse, plus dangereuse & moins susceptible de correction, c'est qu'elle laisse subsister en entier la bonne opinion que ces personnes ont d'elles mêmes, & la réputation qu'elles se sont faite dans l'Esprit des autres Hommes. Si la Parole de Dieu étoit moins négligée, elles auroient appris *qu'il faut faire ces choses-ci, & ne laisser point celles-là*, & qu'il est incontestablement aussi juste de rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu, qu'il est juste de rendre à l'Homme ce qui appartient à l'Homme.

Dieu s'appelle le Dieu des Armées; *L'Éternel des Armées est son Nom* Es. LIV. 5. sans doute pour nous apprendre qu'il préside sur elles d'une façon particulière, & qu'il en dirige toutes les opérations. C'est ce que le Psalmiste confirme, lorsqu'il parle ainsi dans le Ps. XXXIII. 16. *Le Roi n'est point sauvé par une grande Armée, & l'Homme puissant n'échape point par sa force; le*
Cheval

Cheval manque à sauver & ne délivre point par la grandeur de sa force. Le Sage nous apprend aussi, Prov. XXI. 31. Que le Cheval est préparé pour le jour de la Bataille, mais que la délivrance est de par l'Eternel. C'est pour cette raison que Dieu veut qu'on lui en attribue toute la gloire, & qu'il défendit à Gédéon de prendre avec lui plus de Trois Cents Hommes, quoi qu'il dût aller attaquer une Armée très nombreuse; l'Armée de Madian, de peur, dit Dieu, qu'Israël ne se glorifie contre moi, disant, Ma main m'a délivré. Jug. VII. 2. Aussi tous les Serviteurs, Moïse, Josue, les Juges & les Rois qui l'ont connu, lui ont donné constamment toute la gloire de leurs Victoires; Nos Peres, est il dit au Pf. XLIV. n'ont point conquis le Pays par leur Epée, & leur Bras ne les a point délivré, mais ta Droite & ton Bras & la lumière de ta Face, parce que tu avois de l'affection pour eux. A quoi il est ajouté, Je ne m'assure point en mon Arc, & mon Epée ne me délivrera point.

Mais où est aujourd'hui le Prince, le Général, & l'Officier Chrétien qui donne à Dieu la gloire d'une Victoire? En l'apprenant au Roi, on lui apprend en même tems qu'elle est due à la prudence de son Général & à la Valeur de ses Soldats. Si le Roi a commandé lui-même ses Troupes, l'honneur de la

Victoi-

Victoire appartient à lui seul; il est la seule Idole à laquelle on encense. Cette Contagion sacrilège a infecté, non seulement les Rois, les Généraux, les Officiers, les Soldats, & ceux qui les abordent, mais presque tous les Chrétiens, ceux-là même qui n'y soutiennent les relations, ni de Sujets, ni de Compatriotes avec les Rois ou les Généraux Victorieux. Où trouve-t'on le Laïque, l'Eclésiastique même, qui après la lecture de ces Feuilles volantes que nous appelons *Gazettes*, ou des Histoires du tems, remonte & fasse remonter ceux qui l'écoutent à la première Cause des Evénemens qu'on vient de parcourir? A peine en trouve-t'on quelqu'un qui bégaie rapidement, de tems à autres, & come en rougissant, le nom vague de *Providence*; Encore ne lâche-t'il ce terme, qu'après avoir posé scrupuleusement les dispositions de ses Auditeurs. Tant il est vrai qu'on néglige la Parole de Dieu, & que conséquemment on ne le conoit pas, qu'on ne s'attend pas à lui, qu'on perd de vüe les Perfections, qu'on oublie qu'il est toujours le même, qu'il ne préside pas moins sur tous les Evénemens, qu'il n'est pas moins jaloux de sa Gloire, & qu'il n'a pas moins en abomination l'Orgueil des Hommes, qu'autrefois.

L'igno.

L'ignorance & l'oubli de la Parole de Dieu sont encore plus sensibles parmi le Peuple proprement dit, puis qu'à p'ine la quatrième partie des Familles est elle pourvuë, de cette Ste Parole, & la dixième partie la lit elle convenablement. C'est cependant par elle seule qu'on peut aquerir la véritable conoissance de Dieu, & la Foi salutaire; Car dit St. Paul aux Rom. Chap. X. 17. *La Foi vient de l'ouïe de la Parole de Dieu*; Et nôtre Sauveur avoit dit avant lui, St. Matth. XIII. 37. *Celui qui sème la bone Semence, c'est le Fils de l'Home*. L'Evénement aussi a constamment justifié ces Sentences sacrées, & on a toujours vû que ceux qui ne se sont pas éclairés par la Parole de Dieu, ont été ou des Superstitieux, ou des Impies, ou tout au plus, ont-ils borné leurs progrès dans la Sauctification aux qualités qui constituent l'honête Home selon le Monde.

On voudroit inutilement détruire la conséquence qui découle de cette expérience, en ramenant la difficulté proposée plus haut, c'est à dire, le savoir & le zèle des Pasteurs & des Docteurs qui font profession d'annoncer la pure Parole de Dieu. J'ai répondu à l'Objection, en admettant le fait, & en niant la consequence; je vais amplifier ma réponse. Je n'ignore pas qu'on a fa-
gement

gement autorisé les Dogmes exposés dans les Catéchismes que les jeunes Gens doivent apprendre avant d'être admis dans le rang des Adultes; je n'ignore pas, dis je, qu'on les a sagement autorisés par une foule de Passages sacrés; Mais je n'ignore pas non plus, qu'ils sont à peu près inutiles, si on n'a pas lû, je dis même, lû avec attention, d'un bout à l'autre, & à reiterées fois, la Révélation ancienne & nouvelle, d'où ils sont tirés. La Raison n'en est pas difficile à découvrir: Chacun sait, avant même que l'Etude le lui apprenne, qu'il est impossible de posséder un Auteur, si on n'en conoit que quelques endroits détachés; sur tout s'il est systématique, & si les parties antécédentes influent sur les conséquentes. Or il est constant que le Vieux Testament a une influence essentielle sur le Nouveau, puis que JESUS-CHRIST & les Apôtres y renvoyent souvent leurs Disciples: Car l'authenticité du Nouveau dépend presque absolument de celle du Vieux. Il n'est pas moins constant que ce n'est que par une lecture assidue qu'on apprend à conoitre le génie d'un Livre; mais il est plus constant encore qu'on n'obtiendra pas le secours de la Grâce, qui seule illumine nôtre Entendement & fléchit nôtre Volonté, si on ne défère à ce Comandement de celui qui en est le Dispensateur, *Sondés les Ecritures.*

J'ajouterai que les foibles lumières acquises pendant l'Enfance sont bien tôt disparuës , si on néglige de les entretenir & de les augmenter , & sur tout qu'elles plient incessamment devant les Passions , dont la fougue comence à prendre l'effort , dès qu'on est parvenu au delà de l'Enfance. Et cependant c'est à cet âge que les Instructions cessent ; les Pasteurs abandonnent la Jeunesse dans des Circonstances qui ébranlent les Persones les plus éclairées & qui ont pris le plus d'empire sur leurs Passions. Si cette Jeunesse n'opose pas à ce torrent la Crainte de Dieu , puisée continuellement dans sa Parole, coment pourra t'elle résister aux sollicitations du Tempérament & de l'Exemple ?

Les Sermons dont on jouit dans toutes les Paroisses , au moins châque Dimanche, semblent émousser la force de ces Réflexions. Mais elle subsistera en entier dès qu'on aura fait attention aux obstacles qui anéantissent presque l'utilité de ces Instructions publiques, par rapport au Peuple, sur tout par rapport au Peuple Villageois. Une partie n'entend pas la moitié des termes qu'on y employe , particulièrement depuis que la dépravation du goût & du stile semble autoriser cette Proposition, que les Persones sensées n'ont jamais appliquées que dans la

Sati-

Satire ; On a de l'Esprit lors qu'il en faut avoir pour être entendu *. Une autre partie ne demêlera rien dans l'artifice de la Pièce, & dans l'arrangement des preuves qu'elle ne comprendra nullement. Des troisièmes, qui ne conoîtront pas la Parole de Dieu, ne sentiront point la force des Passages allégués, ils ne les distingueront pas même du langage humain. Si j'ajoute les distractions, le sommeil & la négligence de fréquenter les Exercices publics, il sera prouvé, je pense, que leur utilité est fort peu considérable, & que sans contredit elle est insuffisante. Il m'est donc encore permis de conclure à la nécessité de faire une Etude privée de la Parole de Dieu.

Mais cette Conclusion est inutile, pourra m'objecter quelqu'un, puis que cette Parole n'est pas authentique pour les Incrédules, & que vous avés posé plus haut que la quatrième partie des Familles en étoit privée, par conséquent que la négligence de la Révélation est un mal sans remède.

Je répons, que quoi que la guérison de ce mal soit difficile, elle n'est cependant pas impossible; car il est de l'office d'un bon Berger de chercher & de ramener celles de ses Brébis qui se sont égarées Ezech. XXIV 4. & de se conformer à ces Paroles de nôtre Sauveur, Luc XV. 4. 5. &c. Qui est l'Ha-

* Rollin. T. II. Man. d'étudier & d'enseigner les Belles Lett.

me qui a cent Brébis, s'il en perd une, n'abandonne les quatre vingt & dix neuf pour courir après celle que s'est égarée, jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée; & l'ayant trouvée ne la mette sur ses Épaules bien joyeux... Je vous dis, qu'ainsi il y aura de la joie dans le Ciel pour un seul Pécheur qui s'amende, plus que pour quatre vingt dix neuf Justes. On voit assés que ce soin est dévolu de droit aux Pasteurs des différens Troupeaux; que, avec les Incrédules, ils doivent employer les preuves que la Raison fournit en faveur de la Révélation; qu'ils ne doivent pas regréter le tems employé à faire de fréquentes Visites à ces personnes là, & à soutenir avec elles des Conversations aisées & instructives: Eu égard aux Particuliers pauvres ou négligens, leur devoir les oblige à mettre en usage toutes les loix de la prudence, de la charité, & du zèle; Ils doivent même recourir à la bienfaisance & à l'autorité du Magistrat, afin que les premiers soient pourvus d'une Bible, & ceux-ci obligés à l'acquiescer.

On pourroit espérer encore, que si les Pasteurs vouloient déferer aux Loix du zèle, & remplir cette partie de leur Charge qui les oblige à veiller sur leurs Troupeaux, à avoir soin que chaque Famille possède la Révélation ancienne & nouvelle, qu'on y lise cette Révélation d'une manière dé-

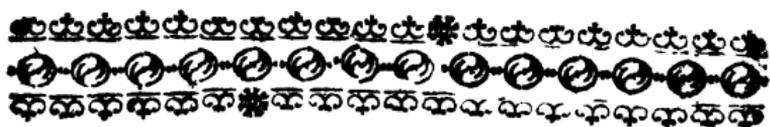
cente & soutenuë; s'ils acordoient des Visites réitérées à chaque Membre de leur Troupeau, pendant lesquelles ils examineroient les progrès, aplaniroient les difficultés, corrigeroient les Vicieux, consoleroient les Affigés; il faut espérer, dis-je, qu'ils auroient le plaisir de voir les fruits de leurs fonctions publiques, & qu'on verroit accomplie cette bone Parole; *Tous me conoîtront, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, dit l'Eternel*, Heb. VIII. 11. Mais en attendant que ces tems heureux soient arrivés, tous les Pasteurs sont obligés *d'avertir le Méchant, afin qu'il se détourne de ses méchancetés, de peur qu'il ne périsse en elles, & que son Sang ne leur soit redemandé*, Ezech. III. 17.

Une conséquence immédiate de ces Paroles du Prophète me ramène au désordre que j'ai eu proprement en vuë, je veux dire au *Dévinement* avec toutes ses espèces. Si d'un côté j'ai prouvé qu'il est un péché extrêmement grave, qu'il met ceux qui s'y livrent dans ce cas affreux, où *on prend plaisir à mal faire*, & conséquemment, où on est méchant; si d'un côté les motifs allégués dans ces Paroles du Prophète mettent les Pasteurs dans l'obligation d'y déférer, il est évident que leur Conscience & leur Interêt veulent qu'ils fassent effort
pour

pour anéantir cette impiété ; que dans cette vüe , ils doivent employer les Instructions publiques & particulières , & l'Autorité Ecclésiastique ; qu'ils doivent même , si elles sont insuffisantes , recourir au Suprême Magistrat.

Si j'ai hazardé quelques Réflexions sur différens désordres qui m'ont frapé , je l'ai fait pour satisfaire à la douleur que ces désordres me causent depuis long-tems : Dieu veuille bénir mes intentions ! Je souhaite que quelque Personne savante & zélée daigne aprofondir ces matières , que je n'ai fait que toucher , & que les imperfections de cet Essai l'engagent d'entreprendre ce travail.





ESSAI

D'une Instruction pour les Indiens &c. par
THOMAS, Evêque de Sodor & Man,
Traduit de l'Anglois par JACOB BOUR-
DILLON, Pasteur à Londres. *A Genève*
chez les Héritiers Cramer & Frères Philibert 1744.

L'Auteur nous apprend dans la Préface, qu'il a fait cet Ouvrage à l'occasion d'une Conversation qu'il eut avec le Général Oglethorpe, qui a lui même fait des efforts, pour civiliser les Indiens & pour les préparer à être instruits, & qui assure qu'ils sont plus traitables & plus capables qu'on ne pense de recevoir les Vérités de la Religion Chrétienne.

Touché du zèle de ce pieux Général, l'Auteur à entrepris cet Essai, & dans l'espérance que Dieu béniroit son travail, il a pris tous les soins possibles, pour ne choquer aucun véritable Chrétien, quelque différente opinion qu'il embrasse, & pour doner des preuves de la Religion Chrétienne, qui soient à la portée d'un Peuple simple & non lettré, & apuïées sur ce que savent

les

les Indiens & sur ce qu'ils sentent au dedans d'eux: Il espère leur Conversion & celle de tous les Païens, & paroît croire avec le Savant *Joséph Méde* L. IV. C. 2. que les Juifs déjà dispersés par toute la Terre, seront après leur Conversion les Instrumens de la Publication de l'Evangile à toutes les Nations du Monde.

La suite de la Préface contient une forte Exhortation adressée aux Chrétiens, & particulièrement à ceux qui vivent dans le voisinage des Païens, à contribuer par la Sainteté de leur Vie & de tout leur pouvoir à la Conversion des Indiens. Cette Exhortation est fondée sur la Volonté de Dieu, sur l'intérêt des Maîtres qui ne peuvent mieux s'attacher leurs Esclaves que par les liens de la Religion & de la Conscience; sur ce que nous demandons à Dieu, que son Règne vienne, sur les Obligations qu'on a à ceux qui les premiers ont prêché l'Evangile dans nos Païs, & sur le grand bien que l'on peut faire en mettant dans le chemin du Salut, non seulement ceux que l'on convertiroit, mais encore toute leur Postérité.

Après cette Préface, on trouve quelques Pièces relatives au but de l'Auteur ou à son Ouvrage; la Préface du Traducteur où il rend compte de son travail, & la Vie de

l'Auteur, où on nous le représente comme un très-digne Prêtre, plein de zèle & de Piété, laborieux, amateur de la Vérité & de la Paix. Nous ne nous arrêterons pas à ces Articles, pour donner une idée de l'Ouvrage même.

C'est une espèce de Catéchisme divisé en deux Parties, qui contiennent XVII. Dialogues entre un Indien, qu'on suppose bien disposé, & Homme d'Esprit, qui fait des Visites à un Missionnaire qui l'instruit.

Dans le 1er Dial. le Missionnaire déclare à l'Indien, que c'est pour son bonheur qu'il veut l'instruire, & il lui donne une idée des Vérités générales de la Religion, come de l'existence de Dieu, de ses Perfections, & de sa Providence, du but pour lequel il nous a créés, & d'un état de peines & de récompenses dans une Vie à venir. Ces idées ne peuvent manquer de faire impression sur une Personne qui y pense pour la première fois; c'est aussi l'effet qu'elles produisent sur l'Indien. Il revient pour le II. Dial. tout pensif, & même inquiet: On lui fait considérer la Corruption de la Nature Humaine, l'insuffisance des lumières de la Raison, pour corriger le Pécheur, & les justes traites qu'il doit avoir étant abandonné à lui-même. L'Indien s'applique ces Vérités, il les sent: *Je ne fais point*, dit il, (Dial.

(Dial. III.) *satisfait de l'état présent de mon Ame ; j'appréhende de n'avoir pas vécu suivant la Volonté du Créateur , & s'il est irrité contre moi , je ne sai à quoi avoir recours , ni comment tranquiliser ma Conscience.* On lui fait voir que le Christianisme délivre l'Home de ces terreurs , en lui faisant conoitre le vrai Dieu , & sa Charité pour les Homes ; en lui fournissant les moïens de bien vivre , & en lui ouvrant des Voïes , pour rentrer en grace avec Dieu toutes les fois qu'il a eu le malheur de l'ofenser par des péchés. Ces idées font aimer la Religion Chrétienne à l'Indien : *Vous me donnes , dit il au Missionnaire , l'idée la plus aimable de cette Religion.* Mais il veut quelque chose de plus. Il demande des preuves que Jésus - Christ est venu de la part de Dieu , avec de semblables Nouvelles pour les Homes. Ce qui donne occasion de lui parler de ses Miracles , de ses Prophéties , de sa Résurrection : Et dans le Dial. IV. de l'Envoi du St. Esprit & des progrès admirables de l'Evangile , malgré les obstacles qui lui furent oposés de tous côtés.

La Conversion de l'Indien est considérablement avancée par ces preuves ; mais la Vie des mauvais Chrétiens , en détruit presque tout l'effet. L'Indien en fait une difficulté au Missionnaire. On lui a fait remar-

quer, dit-il, que les Chrétiens vouloient lui faire croire des choses qu'ils ne croient pas eux mêmes, puis qu'ils vivent comme s'il n'y avoit rien de vrai dans l'Évangile.

Le V. Dial. est employé à répondre à cette difficulté. On y remarque, que tous les bons Chrétiens s'affligent de la Vie déréglée de ceux qui vivent parmi eux sont un sujet de scandale; que JESUS-CHRIST nous a donné une marque à laquelle on peut connoître ses vrais Disciples, qui est, *Que tous ceux qui se nomment du Nom de Christ, se détournent de l'iniquité* 2. Tim. II. 19.; que l'ignorance, le défaut d'attention, les passions déréglées, corrompent les mauvais Chrétiens, quoi qu'ils n'aient rien à dire contre les preuves de la Vérité du Christianisme. Et pour doner à l'Indien une réponse satisfaisante pour ceux de la Nation qui lui avoient fait cette difficulté, on lui dit, de leur demander; si la Raison en est moins un Don de Dieu, parce que plusieurs d'entre eux comettent les mauvaises Actions qu'elle condamne? Si cela n'est pas ils ne doivent pas non plus blâmer la Religion Chrétienne, parce que quelques uns de ceux qui la professent méprisent une conduite qui fait honte à cette Religion.

L'Indien ramené par ces Réflexions, & autres semblables; demande dans le VI. Dial.

des

des Eclairciffemens fur les preuves qu'on lui avoit doné de la Religion Chrétienne. Il demande, Comment on peut être affûré que les faits qu'on lui avoit doné pour preuve, font réellement arrivés, y ayant si long-tems qu'ils se font passés? On lui cite le Nouveau Testament; Il veut favoir comment on fait que ceux qui l'ont écrit, ont écrit les choses telles que JESUS-CHRIST les avoit dites & faites, & comment on fait que les Ecritures qu'on a aujourd'hui, font bien les mêmes qui ont été écrites par ces gens, qui avoient conversé avec Jésus-Christ? On lui fait à toutes ces questions des réponses satisfaisantes, & qui lui font dire avec raison, qu'il faudroit être d'une incrédulité bien obstinée, pour n'être pas satisfait de ces preuves.

On parle dans les deux Dial. suivans des choses que la Révélation, nous a appris & qu'on ne pouvoit pas conoitre par la Raison; telles que sont, l'Origine du Péché & de la Corruption du Genre Humain, l'Alliance de Grace, que Dieu traita avec le premier Home, l'Envoi de J. C. Médiateur entre Dieu & les Homes, la Mort pour les Péchés de ceux qui se repentent; l'Eglise qu'il s'est formée, les Privilèges de ses Membres, & les secours de l'Esprit de Dieu qu'il leur procure.

La 2. Partie contient des Instructions sur le Bâteme & la Ste Cène, avec l'explication du Simbole, de l'Oraison Dominicale & du Décalogue. Le XVII. & dernier Dial. roule sur les différentes manières dont on renonce au Christianisme, en se disant Chrétien, sur le danger qu'il y a à être, comme parle l'Auteur, Chrétien sans Christianisme, & sur les moyens de prévenir ce danger. En parlant de ce danger, on dit qu'un Chrétien qui persévère dans quelque Pêché connu & volontaire, s'expose à perdre le secours, & la consolation de l'Esprit de Dieu, car alors il sera naturellement porté à *hâir Dieu*. L'Indien est étonné à l'ouïe de cette expression, *Quoi!* dit-il, *hâir Dieu, qui nous a créés?* Nous ne sommes point surpris de son étonnement; on le lui auroit épargné, en substituant à cette expression le sens qu'on lui donne, qui est que ce mauvais Chrétien ne peut que souhaiter qu'il n'y eût point de Dieu, pour l'appeler à rendre compte & pour le punir.

Après les Dialogues, on trouve un petit Recueil de Prières & de Méditations.

On voit par ce qu'on vient de lire sur cet Ouvrage, en quoi il diffère des Catéchismes ordinaires. Il est plus étendu sur le besoin que nous avons des connoissances & des secours que nous fournit la Révélation,

tion,

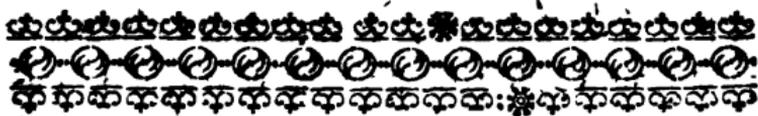
tion, & peut-être utile, non seulement aux Missionnaires & aux Indiens, mais aussi aux Chrétiens, pour leur faire sentir l'excellence de leur Religion, & pour les en instruire.

On ne peut qu'espérer un heureux succès de la Méthode que propose l'Auteur pour la Conversion des Païens, qui seroit de leur rendre notre Religion aimable, en leur étant en bon exemple, ce qui serviroit aussi à réveiller au dedans d'eux les sentimens naturels; de les inviter ensuite à être attentifs à leur état & à leurs besoins, & de leur faire voir que notre Religion est conforme à la Bonté de Dieu, qu'elle supplée parfaitement à tous les besoins de l'homme par raport à l'intérêt de son Âme, & qu'elle est d'ailleurs appuyée sur les plus solides fondemens. On peut dire aux Païens de la part de J. C. *Que votre cœur ne se trouble point, vous croïez en Dieu, croïez aussi en moi* Jean XIV. v. 1.

La grande Pieté de l'Auteur, & son zèle pour l'avancement du Christianisme se font remarquer dans cet Ouvrage autant que dans l'Histoire de sa Vie. Il insiste fréquemment sur la nécessité d'une Vie sainte, il ramène à la pratique l'explication qu'il donne des Vérités de la Religion; & il paroît réellement touché de la mauvaise Vie de plu-

seurs Chrétiens, & des obstacles qu'elle opose à la Conversion des Païens; il en parle de l'abondance du Cœur.

Peut-on, dit-il, Page 23. de la Préface, s'empêcher de reconoitre avec honte & serrement de Cœur que c'est la mauvaise Vie de plusieurs Chrétiens, avec qui les Indiens & les Nègres ont long-tems conversé, qui est la cause du peu de progrès qu'a fait l'Evangile parmi eux. En vain les Missionnaires, en vain les bons Chrétiens diront-ils les choses du monde les plus vraies & les plus touchantes sur l'excellence du Christianisme, sur les avantages qu'il renferme, les Indiens jugeront toujours de la Religion qu'on leur recommande avec tant de zèle, par la conduite du plus grand nombre de ses Sectateurs; cette conduite, si elle est criminelle, fera une blessure si profonde au Christianisme, que tous les meilleurs Arguments ne sauroient la consolider.



ECLAIRCISSEMENTS

*De M. le Professeur DE CROUSAZ, au sujet
de l'Essai sur l'Homme par M. Pope & des
Critiques de ce même Essai.*

PRésentement que Mr. POPE s'est hautement lavé du soupçon de Fatalisme, il a répandu à mes yeux un jour sur son Poëme qui sert à dissiper des idées qui en couvroient le sens, dans lequel il est maintenant juste de les prendre. Il est certain que le Public, cest-à-dire, une grande partie des Lecteurs, les avoit prises come moi, dans le sens qui favorisoit la Fatalité, & bien des gens se faisoient un mérite de l'adopter. Je me félicite de n'avoir rien décidé sur les sentimens de Mr. Pope, & de m'être borné à prouver, non que Mr. Pope eut tort de penser come on le disoit, ni que ses Lecteurs jugeassent de lui avec trop de précipitation; c'est une Question à laquelle je ne touchois, point, je me bornois à établir, que ceux qui persistoient dans leur Fatalisme, ou dans leur Indolence, par l'Autorité imposante d'un si célèbre Poëte, s'afermissent dans des Erreurs très dangereuses, & je m'étois appliqué à le prouver.

Je

Je me félicite de n'avoir rien décidé jusqu'ici contre la Personne, & d'avoir passé aussi promptement & d'aussi bon cœur, que j'ai fait à l'indécision & à l'amitié. J'avoüe, & en cela je n'avoüe rien d'exagéré, que j'ai essayé plus d'une fois de lire son Livre, pour y apprendre à me conoitre, soupçonant toujours que je trouverois quelque lumière sous des envelopes obscures; mais dès que les premières lignes ne me permettoient plus l'espérance de me conoitre, & ce que je dois faire de moi jusqu'à ce que le Cheval & le Bœuf se fussent déclarés sur leur destinée, je fermois tristement le Livre; & si je m'obstinois à le lire encore, j'y trouvois toujours de nouveaux découragemens. Mais aujourd'hui je me flatte d'avoir saisi une Clé qui m'en ouvre l'explication; & cette Clé, c'est Mr. Pope qui me la fournit.

Cette expression indéfinie, l'*Home*, ne doit pas passer pour universelle sans exception; mais elle a pourtant sa généralité, & s'étend à signifier le gros des Homes. En effet, la plus grande partie vivent dans une telle indolence, & dans une si grande sécurité sur leur nature & sur leur destinée, que si vous leur demandiez en vertu de quelle raison, & sur quelle preuve apuiez, ils vivent si tranquiles sur l'avenir, sans se
met-

mettre non plus en peine du fort qui les attend, que les Animaux brutes, bornant tous leurs soins, au présent & ne pensant qu'aux moyens de le rendre plus agréable, par la satisfaction de leurs sens, & de leur vanité; ils le sauroient aussi peu que le Cheval & le Bœuf. Ce n'est pas dans Mr. Pope seul que l'on trouve le terme d'Homme pris dans ce sens; on voit déjà les Hommes ainsi désignés dans les Psaumes XXXIV. & XXXVII.

On cessera d'être surpris que Mr. Pope, dans son Poëme accuse les Hommes de boire tous dans la Coupe de la Folie; & cette accusation n'aura que trop de vérité des qu'on se gardera d'assigner cette Coupe à la Divine Providence qui l'ait remplie elle même de ce qui les enivre. Nous lisons dans l'Écriture, que le Pécheur boit le Vice, come le Poisson boit l'Eau; mais c'est sa faute uniquement. Le Créateur a bien fait l'Eau pour le Poisson, & il s'en trouve bien; mais toutes les fantaisies, toutes les extravagances, dans lesquelles les Hommes se plaisent, ce sont eux qui les ont choisies, ce sont eux qui les ont avisées, qui les entassent & s'en enyvrent, sans vouloir écouter ceux à qui ils font compassion, & qui les avertissent des maux affreux, auxquels ils ferment les yeux & dans lesquels ils s'enfoncent

foncent tête baissée. Leurs folies sont de divers genres, mais toutes différentes & toutes opposées même qu'elles soient, elles ont ceci de commun, c'est qu'elles sont des folies, depuis la plus extravagante, depuis celle du Fou dont la malice, va jusqu'à se féliciter de la pensée qu'il n'y a point de Dieu, jusqu'à celle de ceux dont la Vie se passe dans la plus stupide indolence; dès qu'un Homme cherche la Félicité hors des routes, qui seules conduisent à Dieu.

Il s'est enrôlé & il le laisse entraîner dans cette multitude, sur laquelle le Sage qui avoit eu le malheur de la conoitre par expérience, avant que de se remettre dans le bon chemin, s'écrie; *Vanité des Vanités, tout est Vanité & rougement d'Esprit!* S'il arrive à des Hommes de s'étonner du déluge affreux & de la quantité de ces dérangements qui couvrent le Genre-humain & n'y laissent voir qu'un petit nombre de Sages parmi cette prodigieuse quantité de Fous, & qui se demandent, Seroit-il possible, qu'un Dieu, qu'un Etre Eternel, Tout-puissant, tout Sage, tout Bon, se fut borné au choix d'un Monde si rempli de désordres, & par là si indigne de lui? Il lui seroit facile de se tirer de cette difficulté & de faire succéder une vive lumière à cette obscurité, dès qu'il voudroit se donner le soin de réfléchir
sur

sur la différence d'un Univers peuplé de Créatures intelligentes, actives & libres; à un Monde qui ne renfermeroit que des Machines; dont celles là même qui penseroient, ne se porteroient jamais à quoique ce soit que par des déterminations qui leur viendroient d'ailleurs.

L'Homme en particulier est une Créature qui comence d'exister dans une extrême ignorance & une extrême foiblesse, mais qui, sous des dehors si chetifs, renferme une perfection admirable & des plus admirables, celle de se perfectioner elle même, & d'avoir reçu de son adorable Créateur le Présent infiniment précieux, d'une activité libre, par la concession duquel son Créateur l'a rendue capable de travailler elle même à son bonheur, & par une combinaison tout a fait digne de l'infinie Sagesse de Dieu, de devoir à elle même sa sagesse & sa félicité, & en même tems de devoir à elle même sa gloire sans mélange d'orgueil, parce que c'est à son Dieu & à son adorable Créateur qu'elle est uniquement redevable de tout ce qu'elle est & de ce merveilleux pouvoir de se donner elle même, & par le choix d'un Cœur tout libre, à celui de qui elle tient tout.

Quelle beauté, quelle inexprimable perfection, l'Univers ne reçoit il pas d'être
l'ou-

l'ouvrage d'un Créateur qui veut agir en Père avec ses Créatures intelligentes, & établir entr'elles & lui un comerce éternel de tendresse, de bienfaits d'actions de grâces, de dévouement & de récompense. Sur ces Vérités est fondée l'harmonie qui règne entre l'Univers corporel & les Intelligences dont ce magnifique séjour est peuplé. Les Bénédictions de Dieu qui y pleuvent en abondance, nous annoncent avec un éclat plus brillant que celui des Astres, son infinie Bonté, que nos facultés mêmes n'épuisent point, pendant que d'un autre côté les Evénemens qui nous affligent nous sont encore plus salutaires, parce qu'ils nous avertissent que Dieu n'est point content du Genre Humain, auquel il a donné en partage la Terre, dont chaque jour éclaire les ingratitude du plus grand nombre. Les Bienfaits, nous conduisent à la Voix redoutable des Châtiments, nous sollicitent & nous forcent, en quelque manière à nous corriger, & à étouffer nos plaintes, en faisant cesser les désordres qui nous les attirent.

En travaillant sur les principes que je viens de supposer; la comparaison des Inclinations & des Passions, qui animent & qui diversifient la Vie des Hommes, avec les Elémens, (de la combinaison desquels ré-

résultent les Phénomènes qui embéllissent
 l'Univers corporel, ou qui le rendent for-
 midable) présente des objets hideux , nui-
 sibles & acablans. *L'Admiration* est une
 récompense de l'attention avec la quelle nous
fixons nos pensées sur des objets qui en sont
 dignes ; *L'Amour* nous enrichit de senti-
 mens délicieux , & est une source de con-
 tentement durable quand elle est bien pla-
 cée ; *la Tristesse* nous corrige de nos écarts
 & nous empêche d'y retomber ; *le Desir*
 nous anime & nous soutient dans le tra-
 vail ; *l'Espérance* en fait évanouir la fatigue.
 Mais dès que la Raison ne préside pas sur
 ces mouvemens , dès qu'ils naissent sans ses
 ordres ou contre ses lumières ; dès que
 l'Esprit ennuié du repos , cherche des ob-
 jets qui l'agitent & se livre sans discernement
 à ceux que le hazard lui présente ,
 l'Âme devient un Siège de désordres , &
 la Vie une enchainure de contradictions ;
 on se rend méprisable aux yeux des autres
 Hommes , on s'atire leur haine & souvent
 on devient insupportable à soi même. Il
 en est de même de la Nature corporelle ,
 quand les Elémens qui en sont les princi-
 pes actifs , se dérangent & présentent aux
 Hommes d'effrayantes , mais de justes images
 des désordres dans lesquels leur fantaisie les
 plonge. Si notre Esprit avoit plus d'éten-
 due ,

dûe, les Réflexions le conduiroient à voir naître de divers maux particuliers des biens qui s'étendroient encore plus loin que les maux qui en sont l'origine.

Les Monstres sont des objets horribles dans la Nature corporelle, & les Vices portés à de certains excès ne paroissent pas moins monstrueux. Les Romains se seroient fait un plaisir d'imiter un *Néron* médiocrement vicieux; mais ils se crurent tout permis, contre un Monstre de débauche & de perfidie, & la corruption d'un Maître portée à son comble, força en quelque manière ses Sujets à se rendre au moins médiocrement vertueux.

Une Morale un peu relâchée fournit aux mauvais cœurs des Apologies à leurs licences; mais des principes, finement posés & habilement apuiés, éfraient à la vue des conséquences, que des Esprits judicieux voient & font voir à d'autres prêts à se déclarer pour un *Hobbes*. On s'expose à perdre toute confiance de la part des autres Hommes, & on n'auroit jamais si solidement posé les principes d'une Vie réglée, & on ne les auroit peut-être jamais si solidement démontré, si des mauvais Cœurs n'avoient été assez hardis pour essaier la justification de la licence & pour encourager l'amour propre à bannir la Charité. C'est ainsi
qu'

que la Divine & Paternelle Providence tire le bien du mal, & que sans arrêter les abus que les Hommes font de leur liberté, elle tire de ces abus & des ténèbres qui en naissent dont elle est infiniment éloignée d'être la Cause; elle en tire des lumières qui se font jour dans les cœurs, qui charment les yeux attentifs & ouvrent de toutes parts des chemins aux douceurs de la Vie; & c'est de cette manière que des maux particuliers donent occasion à des biens d'une beaucoup plus grande étendue. C'est ainsi que Dieu préside à tout, & quand on s'est exprimé en disant, qu'il est l'Ame du monde, au lieu d'étendre ces termes à une association si indigne de Dieu, on doit se faire une Loi continuelle de les réduire à l'idée d'une présence très sainte & très puissante, qui renferme les Vices dans les bornes qu'elle trouve à propos, & en fait sortir les biens à la naissance même desquels ils s'oposoient.

Dieu ne fait point naître les Vices & les Désordres en vüe de donner des preuves de sa Puissance, de sa Sagesse, & de sa Bonté, en les réparant; il seroit indigne de lui de créer des maux dans ce dessein; il n'a pas besoin de ces moïens pour donner des preuves continuelles de

Les Perfections; elles brillent sans cesse & sans interruption dans les beautés de la Nature & les utilités; mais l'abus qu'il arrive aux Hommes de faire de leur Liberté n'arrête pas sa Puissance & sa Bonté; & ne l'empêche pas de présider au milieu de ces désordres, & de donner des preuves de Puissance, de Sagesse & de Bonté, en même tems que de Justice.

On a regardé ce que Mr. Pope allègue sur la Caducité des Vieillards, come une preuve des plus marquées de la Bonté de Dieu. Effectivement si un Homme avoit en âge, en conservant la vigueur de son Esprit, avec les passions ambitieuses; mais dans un Corps trop infirme pour continuer à se rendre nécessaire; il languiroit dans l'ennui & dans un état encore souvent plus triste que l'ennui; tourmenté par des desirs par des mouvements infructueux d'impatience, par l'amertume de se voir négligé & sa Place remplie par ceux qu'il avoit depuis long-tems enviés. Cet Homme trouvera un repos qui lui étoit nécessaire dans l'afoblissement de ses idées, dans l'oubli de ses fonctions passées, dont le peu de souvenir qui lui en reste tient plus du songe que de la veille & l'amuse avec quelque plaisir par des bagatelles semblables à celles qui avoient fait les plaisirs

firs dans l'Enfance, come s'il avoit retrogradé de plusieurs années. Dans cet état, il ne se trouve pas à plaindre, ses plus proches Parents & ses anciens Amis, lui rendroient un mauvais service, en lui réveillant des idées qui ne feroient que le tourmenter. S'ils se tourmentent eux-mêmes, il me paroît qu'ils ont grand tort; les belles actions de ce Parent ne l'ont pas rendu immortel: Il pouvoit être emporté en peu de tems par une Maladie, ou par d'autres accidents, auxquels la condition des Homes est exposée. Si pendant sa santé le cours de sa vie s'étoit passé dans le désordre, il seroit juste qu'il en éprouvat les fruits, & son exemple seroit instructif pour un grand nombre d'autres, qui auroient tort de n'en profiter pas; car tous les exemples de cette nature sollicitent tous ceux qui en sont les tèmoin, à en tirer les fruits: Et pendant qu'il n'arrive à un que ce qu'il a bien mérité, il en est un grand nombre qui sont avertis de travailler sur eux-mêmes, pendant qu'ils en ont le tems. Des accidents de cette nature ne sont pas infiniment rares chez les Savants, chez les plus grand Génies. Si la crainte de finir si pitoiablement les engage à renoncer au travail & à s'abandoner à l'oïfiveté, ils perdront insensiblement les avantages que

le travail leur avoit procuré, & ce qu'ils avoient amassé de richesses s'écoulera peu à peu: Il faut continuer à travailler, non seulement pour avancer toujours ses connoissances, mais pour les conserver. Et quand on s'aperçoit que les progrès en lumière se ralentissent, on peut très utilement faire succéder le plaisir, si digne de l'Home, d'instruire les autres, à celui de s'instruire soi même.

On prévient les Chagrins qui abattent l'Esprit par l'habitude qu'on se fait dès sa jeunesse de n'aimer rien avec excès, & d'apprendre à se passer de ce qu'il n'est pas en nôtre pouvoir de retenir.

L'Esprit des Gens de Lettres s'use surtout par la très condamnabile ambition de vouloir primer & de se livrer à l'Esprit de Dispute, & de nourrir enfin dans son cœur la foiblesse de ne pouvoir soutenir les contradictions.

Un Home, qui regarderoit come un bonheur de retomber dans les foibleses de l'Enfance, pour n'être pas le témoin de la vigueur plus constante des autres & des succès de leurs travaux, formeroit des vœux bien dignes de voir sa Raison dérangée, & ses Vœux en seroient déjà le commencement. Faire chaque jour quelques progrès en connoissance, c'est un avantage rare; mais

mais il en est un autre qui est incomparablement plus beau & en même tems plus en nôtre puissance, c'est de nous affermir & de nous avancer en Vertu : Si c'est là nôtre Passion dominante, elle nous est un garant de sa durée.

Mr. *Pope*, Disciple des Illustres Chrétiens PASCHAL & FENELON, n'a garde de regarder ici l'état de nonchalance & de sécurité come un bien, non plus que de confondre l'Espérance chimérique avec celle dans laquelle les lumières de la Raison bien consultées, & encore plus celles de la Révélation, nous soutiennent. Cette Espérance d'un avenir heureux, doit avoir pour son effet naturel, le desir sincère, le desir même inquiet, de s'assurer si cette Espérance est bien fondée. La Raison bien consultée est déjà capable d'en jeter les premiers fondemens ; mais la Révélation, étudiée avec la docilité dont elle est digne, rend inébranlable ce que l'on bâtit sur ces fondemens ; & c'est par la Foi qu'on ajoute à ses Promesses, & par l'obéissance avec laquelle on se soumet à ses ordres, qu'on se remplit d'une pleine assurance.

J'ai lû plus d'une fois avec une attention soutenue *l'Essai sur l'Homme de M. Pope*, sans perdre de vûe les sentimens sur lesquels il s'est expliqué, & qui m'ont rempli de tant

de satisfaction. Il m'a parû que cet Essai présente d'abord un Tableau de la Vie humaine, dans l'état naturel de l'Homme, ou dans son Etat de corruption. L'un de ses premiers penchans c'est de bien espérer de l'avenir : Ce penchant va si loin qu'il se promet une seconde Vie, sans en douter, sans savoir pourquoi, & sans avoir sur cet Article si important plus de preuves, & sans se mettre en peine d'en chercher, non plus que ne s'en donent les Animaux brutes, tant son indolence le rend stupide. Dès là toute sa Vie se passe dans des agitations, quelque fois réjouissantes, mais passagères, souvent désagréables, presque toujours inquiètes. Avec l'âge son Esprit s'émouffe. La différence de la veille au songe est très mince, & par le secours de quelques Personnes d'Autorité, qui prennent le soin de de le réveiller & de renouveler ses espérances, il s'endort ravi d'écouter de grands & magnifiques mots, dont le sens lui est tout à fait inconnu. C'est là un Tableau qui n'est que trop ressemblant à ce qui se passe chez la plus grande partie des Hommes. Le Poète *Roussseau* l'avoit déjà ainsi connu & décrit dans les Vers suivans :

C'Étoit là de mon fils la noire d'innée,
Sa Vie à ces forfaits par le Ciel condamnée,

N'a

N'a pû se dégager de cet Astre ennemi,
Ni de son ascendant s'échapper à demi.

En Delphes, malgré nous, conduit nos actions
Au plus basse effet de ses prédictions,
L'Homme est donc tout Esclave, une Loi souveraine
Vers le bien ou le mal incessamment l'entraîne,
Et nous ne recevons ni crainte ni désir
De cette Liberté qui n'a rien à choisir :
Vertueux sans mérité & Vicieux sans Crime,
Qu'on massacre les Rois, qu'on brise les Autels,
C'est la faute des Dieux, & non pas des Mortels.
De toute la Vertù sur la Terre épandüe
A ces Dieux, tout le prix, toute la gloire est due
Ils agissent en nous, quand nous pensons agir,
Alors qu'on délibère on ne fait qu'obéir,
Et nôtre volonté n'aime, hait, cherche, évite,
Que suivant que d'en haut leur bras la précipite.
D'un tel aveuglement daignez me dispenser :
Le Ciel juste à punir, juste à récompenser,
Pour rendre aux Actions leurs peines ou leur salaire,
Doit nous offrir son aide, & puis nous laisser faire,
N'enfonçons toute fois ni vôtre œil ni te mien
Dans ce profond abime où nous ne volons rien :
Il est toujours tout juste & tout bon, mais sa Grâce
Ne descend pas toujours avec même efficacité :
Après certains momens que perdent nos Langueurs,
Elle quite ces traits qui pénètrent les Cœurs ;
Le nôtre s'endurcit, la repousse, l'égaré,
Le bras qui la versoit en devient plus avare,
Et cette sainte ardeur qui nous portoit au bien,
Tombe plus rarement, ou n'opère plus rien.

A ce portrait naïf de ce qui se fait, substituons ce qui devrait se faire, de la Félicité que l'Homme seroit en état de se procurer & se procureroit effectivement s'il vou-

loit se déterminer à profiter des secours extérieurs que la bonté de Dieu lui offre, & des intérieurs qu'il ne tient qu'à lui de demander. Sa Raison l'éclaireroit déjà, & la Révélation, perfectionnant par des preuves suffisamment incontestables, ce que la Raison avoit comencé mettroit en état ceux qui aiment de bone foi la lumière, & qui n'ont garde de la fuir, d'imiter ST. PAUL, & de dire avec lui, *Je sais à qui j'ai cru; Mon Créateur s'est fait sentir à moi; mon Ame est un sacré Dépôt, dont il m'a confié le soin; sa Puissance suppléera à ma faiblesse, & par son secours tout puissant, je remettrai ce Dépôt entre ses mains, tel qu'il doit être, pour jouir de son éternelle lumière, pour soutenir sa présence avec ravissement; je serai rétabli à son Image, m'aimant moi même, & pénétré d'une satisfaction à laquelle je n'avois jamais rien connu d'approchant, à la vûe de la perfection divine à laquelle je serai élevé. Telle a été la vie & telle a été la fin des Modèles que Mr. Pope s'est choisi & au choix desquels j'applaudis d'un Cœur dont la satisfaction ne peut s'exprimer aussi vivement que je le souhaiterois.*

La suite le Mois prochain.



LETTRE

*Aux Journalistes à l'occasion de l'Echantillon de
Métaphysique sur la divisibilité de la Ma-
tière à l'infini, inseré dans le Journal de
Septembre 1743. pag. 316.*

MESSIEURS,

QUE doivent penser les Lecteurs de vô-
tre Journal, d'y voir discuter l'an-
cienne Question de la divisibilité de la Ma-
tière à l'infini; Question que tant d'habiles
Gens ont traitée? Vos Critiques n'auront
ils point lieu de s'en divertir? Ceux qui trou-
vent extraordinaire de voir un Suisse pen-
ser, ne trouveront ils pas ridicule que l'on
traite encore une Matière si rebatue dans
un Journal de cette Nation?

Quoi que l'on en puisse dire, que cela
ne vous empêche pas de favoriser ceux qui
cherchent des idées distinctes. Ce sont elles
seules qui font la véritable Science, & je
pense que vôtre Journal peut-être regardé
come un moïen propre à aquerir des idées
de ce genre, puis que ceux qui s'apliquent
a la recherche de la Vérité, pouvant par
là

là se communiquer leurs doutes, peuvent s'aider réciproquement à écarter de leurs idées, tout ce qui s'y trouve d'obscur. C'est sur ce fondement que je prens la liberté de vous envoyer quelque Réflexions sur l'Objection de Métaphisique interée dans le Journal de Septémbre, d'autant plus que Mr. *Willyamos* m'en a ouvert le chemin, & qu'il me paroît n'avoir pas entièrement fait sentir en quoi ce raisonnement péchoit.

Come la Métaphisique est une Science, qui roule sur des idées abstraites & peu familières; il est rare qu'elles soient intuitives; il n'est donc pas surprenant que l'on soit sujet à s'égarer, soit en traitant les Matières qui la concernent proprement, soit en empruntant d'elles des principes pour les apliquer à d'autres.

L'Auteur de l'ingénieuse Objection dont il s'agit, nous fournit, en quelque façon, un exemple de ce dernier cas. La Démonstration qu'il apporte de l'incompatibilité de ces deux proprietez du Corps, sa divisibilité à l'infini, & l'indépendance de chacune de ces parties, me paroît un raisonnement sophistique, dont le sophisme ne se manifeste pas sans quelque'attention.

Pour le résoudre, examinons si les conséquences que l'Auteur tire des proprietez du Corps dont je viens de parler sont lé-

giti-

gîtmes. Si elles ne le font pas, il est assez manifeste que la Démonstration, péchant par un endroit qui lui est aussi essentiel, manquera de solidité & s'évanouira tout-à-fait.

- Je conviens d'abord qu'il suit de ce que la Matière est divisible à l'infini, qu'une partie de Corps est Corps, mais je nie qu'il suive de là, qu'il y ait nécessairement & par la nature même du Corps une *par tout exigence de pluralité*. Et pour rendre raison de ma négation, je dis :

1^o. Ou la Matière est divisée actuellement à l'infini, ou elle ne l'est pas. Si le nombre des parties qu'elle contient est fini & déterminé, rien n'empêcheroit d'en prendre une partie aliquote, de la séparer du reste, & cette partie seroit une; ainsi si un Corps ne contenoit que 100000. parties, la cent millième partie de ce Corps seroit une; cela est manifeste. Il est absurde de dire qu'elle contient un nombre infini de parties; car le dire, c'est dire qu'elle contient des parties infinitièmes; le dire, c'est dire qu'elle contient des parties qui ne se peuvent ultérieurement diviser, c'est dire qu'elle n'est pas divisible à l'infini. Il est donc clair qu'il ne suit pas de la divisibilité de la Matière, une conséquence qui lui seroit ainsi contradictoire.

2. Le

2°. Ce Corps est un continu, dans lequel il n'y a réellement de parties que celles qu'on y établit; ainsi on dit qu'une toise contient un certain nombre de pieds, parce qu'on la divise, ou qu'on la conçoit divisée en ce nombre de pieds, & on ne s'avise pas de dire qu'elle contient un nombre infini de parties; ainsi l'unité elle-même, si la conséquence dont je traite avoit lieu, seroit plusieurs, puis qu'elle peut se diviser sans fin.

Il me paroît que la conséquence que notre Auteur tire de l'indépendance des parties du Corps n'est pas mieux fondée; car il n'est pas nécessaire à mon sens, que pour que chacune des parties du Corps soient indépendantes des autres, il faille qu'elles soient isolées en puissance; car elles pourroient être substance & exister conjointement, avec les autres; étant substance, par la définition elle-même de la substance, elles seroient indépendantes; ce qu'il falloit démontrer.

Au reste si l'Objection n'est pas trouvée bien résolue, j'espère qu'il ne m'en arrivera pas come au Dialecticien dont parle *Montagne*, qui mourut de déplaisir de n'avoir fû répondre à une Question de Logique en présence du Roi *Ptolemée*. J'ai l'honneur d'être &c.

Genève le 24. Mars 1744.



LA LAIDE SPIRITUELLE.

F A B L E.

TANT que l'Esprit étoit vanté
Sut toute autre prérogative,
Je comptois pour rien la Beauté,
Disoit une Fille naïve,
Que Nature n'avoit pas richement doté;
Aujourd'hui l'on est mal renté,
Par du feu, de la gentillesse;
Le goût, les bons mots, la finesse
Ne font plus la félicité;
Avec une douce prunelle
On pense, ou non, come l'on peut,
Du plat, ou de la bagatelle,
Une Bouche riante & belle,
Hazarde tout ce qu'elle veut.
Pour moi, lassé de voir les charmes
Courtisés d'un air si fateur,
Et se faire rendre les Armes,
Qu'on rendoit autrefois à l'Esprit, & l'Humour.
Je veux changer de peau, & j'ai pour bonne cause
Recours à la Métamorphose.
Que ferai-je? Pour m'amuser
Serai je Ferruche ou Linote?
L'une jase, & j'aime à jaser;
De l'autre on goûte assés la Note.
La parole d'abord jamais ne manqueroit,
Mais hélas! on m'enfermeroit,
Autant vaudroit être Marmote;
Et Linote de Champ, l'Echo seul m'entendrait:
Peut être un Chat me croqueroit.

Mais

Mais à propos de Chat, un sort plus doux me flatte,
 Ce seroit celui d'une Châte,
 Fringante, & d'un joli Manteau;
 Je vais me cacher sous sa peau.
 Je me ferai jeune, doucette,
 Caressante, franche Minette.
 On admirera tous mes rours,
 Pate douce & mine discrète,

De tous ceux du Logis, je ferai les amours.

Je volerai pourtant chaque jour la Cuisine,

Et puis gard, si l'on me chagrine;

Ah! quel plaisir je sentirai

Chaque fois que je griserai.

Ce n'est pas tout, que d'avantage,

Dans mon sort je réunirai

Et dont sûrement je ferai

Les plus agréables usages.

Je parle en Chatte; Ah! quels moments!

Toujours une foule d'Amans.

Faisant le sabat à ma porte;

Des gris, des noirs, je choisirai;

Les Vilains, je les chasserai,

Et les ferai miauler de belle sorte.

Je courrai si je veux les toits,

Sans avoir besoin d'être fière;

La Nuit même sur la gouttière,

Mes seuls penchans feront mes loix.

Telle Beauté qu'ici je vois,

Va d'abord me porter envie

Fiquant ragout, nouveau plaisir.

Mais si le goût peut revenir

Je reprendrai l'Etat qui si fort m'humble;

Nonobstant ma laideur, j'y reviendrai toujours;

En faveur de l'Esprit dont le charme nous les

Ceux de la Beauté sont trop courts.



CHANSON

Sur les FRANCS MAÇONS.

A Cordés nous vôtre suffrage,
 Beau Sexe enchanteur ;
 Tout Franc Maçon vous rend hommage
 Et s'en fait honneur ;
 C'est en acquérant vôtre estime,
 Qu'il se rend digne de ce nom :
 Qui dit un ennemi du Cume
 Caractérise un Franc Maçon :

Se comporter en toute affaire
 Avec équité.
 Aimet & protègè son Frère
 Dans l'adversité.
 Fuit tout Procès de Mercenaire,
 Consulter toujours la Raïson,
 Ne se laisser point de bien faire,
 C'est la règle d'un Franc Maçon.

Bien des Gens croient qu'au Grimoire
 Nous nous conoïssons,
 Et que dans la Science noire
 Nous nous exerçons ;
 Nôtre Science est de nous taire
 Sur les biens dont nous jouïssons ;
 Sexe charmant, l'art de vous plaire
 Fait l'Etude des Francs Maçons.

Sur nôtre Ordre en vain le Vulgaire,

Raisone aujourd'hui :

Il veut pénétrer un mystère

Au dessus de lui.

Loin que la Critique nous blesse,

Nous rions de ses vains soupçons;

Savoir égaler la Sagesse,

C'est le Talent des Francs Maçons.

Samson à peine à sa Maitresse

Eut dit son secret,

Qu'il éprouva de sa foiblesse

Le funeste effet.

Dalila n'eut pas pû le vendre,

Cette Belle eut trouvé Samson,

Plus discret & tout aussi tendre,

S'il avoit été Franc Maçon.





REFLEXIONS

Sur l'Homme.

Qui suis-je, où suis-je ; & d'où suis-je venu ?

LE Vers que nous venons de citer exprime parfaitement l'état d'un Homme qui se trouveroit dans une Isle déserte, & qui ignoreroit également & son origine & sa destinée. On dit que dès Chasseurs prirent, il y a quelques années, dans les Forêts de *Norvège*, un jeune Homme qui courroit aussi vite que les Ours, & que l'on crût avoir été nourri par ces Animaux, dont il imitoit le cri, & les hurlemens. Suposons que ce Jeune Homme vienne à réfléchir, le premier objet & le plus intéressant, qui se presente à ses yeux, c'est lui-même ; c'est son propre Corps, qu'il ne sauroit considérer avec attention sans se demander comment il a été formé, & d'où il est venu : Est-il une Production de la Terre, ou est-il l'Ouvrage du Hazard ? Mais s'il étoit une Production de la Terre, il ne seroit pas le seul qu'elle eut enfanté ; il verroit d'autres Etres semblables à lui, & il

S

auroit

auroit la douce satisfaction de converser avec des Créatures de son espèce; il se rappelle d'ailleurs qu'il y a eu un tems où ses Organes étoient à peine développés, où il manquoit de force pour suvenir à ses besoins, & où il seroit péri infailliblement, si quelqu'un n'y avoit pourvû, & n'avoit eu pitié de son ignorance & de sa foiblesse. Quand même la Terre auroit fait naître autour de lui des fruits délicieux, & que le Soleil l'auroit échauffé de ses raïons, il auroit été incapable de profiter de ces avantages; le sentiment de son impuissance le convaint qu'il doit sa conservation à un secours étranger, & que sans ce secours, à peine la Terre l'auroit elle fait sortir de son sein, qu'elle auroit été obligée de le rouvrir pour le recevoir.

Il ne doit pas non plus son existence & sa conservation au Hazard, dont-il ne sauroit se former aucune idée nette & précise. Il lui paroît que ce qu'on nomme le *Hazard* ne sauroit se former un plan, & agir selon des règles fixes & inaltérables; il remarque cependant une proportion admirable dans toutes les parties de son Corps, chaque Organe contribue à son embéllissement & à son utilité, ils sont tous également propres aux fonctions auxquelles ils paroissent destinés, & ils obéissent tous à
ses

ses ordres. A la vérité, il n'en conoit ni les ressorts, ni le mécanisme, mais cette ignorance même le convaint de sa dépendance. Une simmétric si exacte, un but si juste & si sage seroient-ils l'effet d'une Cause aveugle, qui ne se propose aucunes vües & qui agit sans aucun dessein? L'Ouvrage annonce l'Ouvrier: Par tout où l'on voit de l'ordre & de l'arrangement, on doit suposer qu'une Intelligence y a mis la main: Le Hazard ne sauroit produire que le désordre & la confusion; l'imperfection est son caractère; à peine auroit-il ébauché un Etre qu'il le détruiroit. Là où je vois de l'ordre & de l'harmonie je puis donc prononcer que le Hazard n'y a aucune part, & qu'une Sagesse suprême a présidé à l'Ouvrage.

Si l'Homme dont nous parlons pousse plus loin son examen & ses recherches, il se convaincra toujours d'avantage que la Terre ni le Hazard ne sont point les Auteurs de son existence; il voit que la Terre, elle même, est soumise à des règles invariables qu'elle suit sans les connoitre; elle se couvre dans chaque Saison de fleurs & de fruits, & fournit ainsi la nourriture à une infinité d'Animaux; mais elle prodigue ses bienfaits, sans en discerner le prix; elle n'est que la dépositaire des dons qu'u-

ne Main plus sage & plus puissante qu'elle, luita confié; elle pousse des fleurs dont elle ne distingue ni les odeurs suaves, ni la variété, ni la richesse des couleurs; elle présente à l'Homme le plus magnifique spectacle, mais elle est incapable d'en jouir elle même; elle n'en connoit ni les ressorts ni la beauté; elle ne fait qu'obéir à celui qui a placé dans son sein les germes de toutes les plantes, & qui lui a ordonné de leur fournir le suc nécessaire à leur accroissement & à leurs progrès.

Si l'Homme ne doit rien à la Terre, qui n'est qu'une Cause aveugle & insensible, il n'a pas plus d'obligation au Hazard. Serait-ce lui qui auroit placé le Soleil dans cette juste distance si nécessaire pour faire éclore les fleurs & meurir les fruits? Plus éloigné, l'Homme seroit plongé dans les Ténèbres; il ne jouiroit plus de cette chaleur douce & agréable qui entretient la vie: Plus près, il seroit ébloui & aveuglé par une lumière trop vive; les plantes seroient brûlées; & ne fourniroient plus aucun suc; l'Homme altéré & ne respirant qu'un Air enflammé ne trouveroit aucun rafraichissement. Serait ce encore le Hazard qui auroit réglé le cours des Astres; qui auroit tracé au Soleil sa carrière; qui auroit dit à la Lune, Vous éclairerez la Terre

re, pendant la sombre Nuit, & aux Vagues de la Mer, Ici seront vos limites, & vous ne passerez point au de là ? Non, dira nôtre Solitaire, Je ne saurois concevoir que le Hazard se soit proposé de vûes si justes & si étendues, & les ait exécutées avec tant d'autorité & de sagesse; il ne sauroit donner ce qu'il n'a pas, la Raison & l'Intelligence: Je pense, je réfléchis; je vois la proportion que les objets ont entr'eux; j'en connois l'usage & les propriétés; je sai les faire servir à mes besoins & à ma conservation; tout cela ne sauroit être l'effet du Hazard; il y a quelque chose en moi qui me dit qu'une Intelligence infiniment sage & puissante, m'a donné l'existence. Mais ne s'est-elle proposé aucun autre but, & après m'avoir créé m'a-t elle abandonné à moi même ? Non; tout me prouve que ses tendres soins ne se sont pas bornés à animer ce Corps foible & corruptible, & à donner à mon Ame la faculté de penser; il m'a encore dicté des principes de conduite, qui ne peuvent que me rendre heureux, si j'ai la prudence de les suivre. Je sens que mon bonheur dépend de moi & qu'il est attaché à l'observation des Loix du Créateur. Après m'avoir montré ce qui est vrai & ce qui est juste, il me fournit les plus puissans motifs pour m'enga-

ger à le pratiquer, il ne détermine ma volonté que par ses lumières & par ses conseils. C'est un Père qui donne des Avis, & un Maître qui nous force à obéir. Les Règles qu'il propose, je ne suis pas obligé de les chercher bien loin. Je les trouve gravées dans mon cœur; c'est lui qui m'apprend que je dois aimer mon Bienfaiteur, & ne faire à autrui que ce que je voudrois qui me fut fait. Puis que celui qui m'a créé m'a fait capable de méditer, & de raisonner, sans doute qu'il veut que je fasse usage de ma Raison, pour me rendre heureux; & je le serai infailliblement lorsque j'agirai conséquemment à ma nature, & que je ne ferai rien de contraire aux principes du juste & de l'injuste qui sont présent à mon Esprit, & qui m'avertissent de mes devoirs. Il est vrai que les objets font une impression subite sur moi; il est vrai qu'ils font naître dans mon Âme des idées involontaires; mais cette impression & ces idées sont nécessaires à ma conservation, & au bien de la Société, pour laquelle je sens que je suis fait; un sentiment vif & rapide qui devient chés moi, une espèce d'instinct, me détermine à agir dans les cas qui exigent une prompte délibération, & où la Raison réfléchiroit trop lentement. C'est ainsi que la compassion pour les Mal-

heu-

heureux me porte à les secourir, lorsque je les vois en danger. Dieu fait servir les passions mêmes à son but, lorsqu'elles sont renfermées dans certaines bornes. Mais ai-je le pouvoir de dominer sur les passions & de leur prescrire des limites? Oui sans doute; je sens que j'ai le pouvoir de suspendre leur action & de ralentir la fougue de leurs mouvemens; je sens que j'ai la liberté de choisir entre deux idées celle qui me paroît la plus conforme à la volonté du Suprême Législateur, & que je comets un Crime, lorsque je défobéis & que je transgresse ses Loix. Dans le fond elles me paroissent extrêmement sages, très dignes de ses augustes Perfections & très conformes au but pour lequel il m'a créé. Elles sont extrêmement sages, puisqu'elles établissent l'Ordre & la Paix dans la Société, & que leur observation constitue l'Harmonie dans le Monde moral, comme la pratique des Loix physiques forme & soutient l'Harmonie de cet Univers. Ces Règles sont aussi très dignes de ses augustes Perfections, puisqu'elles tendent toutes à rendre l'Homme parfait & heureux, autant que sa Nature en est susceptible.

Mais suis-je en état de connoître les Perfections de l'Etre infini; ne sont-elles pas trop hautes pour moi, & suis-je assez élevé pour y

atteindre ? Je sens & je conois toute l'étendue de mon ignorance & de ma foiblesse ; mais au travers de mes imperfections , j'ai une idée de ce qu'on nomme *liberté, puissance, sagesse & bonheur*. J'éprouve tous les jours que ces Avantages sont chés moi très bornés & très fragiles ; come je ne puis pas en disposer, j'ai déjà été obligé d'avouër que je les tiens d'autrui, & que ces foibles ruisseaux découlent d'une source plus abondante : Sans doute que l'Etre dont la main libérale m'a confié une petite partie de ses dons les possède dans leur entier ; sans doute qu'il est lui seul cette Lumière parfaite qui éclaire tous les homes. Si la Créature est libre, si elle a quelque sorte de pouvoir, si elle conoit, si elle aime la Vérité, la Sagesse & le Bonheur ; le Créateur ne seroit il pas libre & tout puissant ; ne seroit-il pas souverainement sage & heureux ? Hé qui pourroit limiter son pouvoir, & alterer son bonheur ! Non mon Dieu, toutes les Créatures tremblent devant vôtre Face : Vous n'avez qu'à dire un mot & elles sont dissipées. Qui pourroit résister à vos augustes Décrets ! Vous n'avez qu'à vouloir & les choses s'exécutent. Les Passions qui troublent nôtre félicité n'oseroient aprocher de vôtre Séjour, où résident l'Innocence & la Pureté. La Sagesse & la Vérité marchent devant

vant vous, & confondent d'un de leurs regards l'Erreur & les Préjugés, qui trompent & séduisent les foibles Mortels. Votre Habitation est dans la Lumière, & n'a pour bornes que l'Immensité. Votre Trône est plus inébranlable que les hautes Montagnes, il est plus solide & plus assuré que les fondemens de la Terre. Vous parlez & le Néant même obéit à votre Voix & enfante des Créatures; vous dites qu'il n'y ait plus de Temps, & le Temps s'engloutit dans l'Eternité. C'est ainsi que les reflexions de nôtre Solitaire le conduisent à Dieu, le portent à méditer ses Loix, à étudier ses sublimes Perfections, & à l'adorer dans un respectueux silence.

Plus il fait attention sur l'utilité de ces Loix, plus il reconoit combien elles sont propres à le rendre heureux. La tempérance, la modération dans les desirs & dans la jouissance des biens temporels, contribuent infiniment à la santé du Corps & à la paix de l'Ame; la modestie, la douceur, & la bénéfice, ne sont-elles pas de surs moïens de désarmer l'orgueil & la jalousie de nos Concurrens, la haine & la vengeance de nos ennemis; de nous concilier l'estime & l'affection de nos Supérieurs, de nous faire chérir & respecter de nos Inférieurs & de nos Egaux ? Un Home
qui

qui aime sincèrement son bonheur, est attentif à l'observation de ces Loix; il est sage par goût & par inclination; il n'a pas besoin de l'étude des bienséances ni du secours des Loix civiles; sa politesse n'a rien d'affecté, elle coule de source; elle est une suite de son humilité & de son amour pour le Prochain; le Crime lui paroît trop honteux, trop opposé à la reconnoissance qu'il doit à son Bienfaiteur Suprême, trop contraire à son véritable bonheur; pour ne pas le détester. Il est surprenant que les Hommes, c'est-à-dire des Etres raisonnables, aient besoin de Magistrats & de Prédicateurs, pour aimer & pratiquer la Vertu, qui est d'elle même si belle & si aimable, & pour abhorrer le Vice, qui est si affreux & qui est nôtre ennemi le plus redoutable.

Après avoir trouvé les sources de ses devoirs, si l'Homme remonte au Souverain Législateur, il se trouvera dans une obligation indispensable de pratiquer les Loix qu'il lui impose: La dépendance absolue où il est à son égard, la reconnoissance qu'il doit à ses bienfaits, la crainte de ses châtimens, le desir qu'il a d'être heureux, voila les fondemens de cette obligation. Les Maximes de Vertu & d'Equité, peuvent être considérées come de simples Conseils, tant que nous ignorons qu'il y a un Législateur Suprême

prême, qui nous ordonne d'observer ces Maximes; mais dès qu'on est convaincu de l'existence d'un Dieu, qui aime l'ordre, qui le prescrit, qui veille à nos actions, & qui en pénètre tous les ressorts; dès que l'on est convaincu de la réalité des peines qu'il a le droit & le pouvoir d'infliger aux Désobéissans, & de la réalité des récompenses qu'il a promises à tous ceux qui observent les Règles de la Droiture & de l'Équité; alors ces Règles prennent une nouvelle force; les motifs les plus puissans se réunissent pour nous engager à les pratiquer avec exactitude. Nous sentons que nôtre bonheur dépend de leur observation, & que l'état de Société dans lequel Dieu nous a placé, ne sauroit subsister, si ces Règles ne sont respectées. Sans elles il faudroit que le Souverain fut toujours armé du Glaive, pour punir les Coupables & venger l'Innocence. Quel frein seroit capable de retenir un Home, qui pourroit comettre le Crime dans l'obscurité, & se dérober ainsi à la sévérité des Loix, ou qui ne redouteroit ni le supplice ni la mort? Quel repos pour nous, de savoir qu'il y a dans le Cœur de tous les Homes un principe intérieur, qui combat en nôtre faveur, & qui nous met à couvert de leurs pièges & de leurs entreprises secretes! Aussi
tous

tous les Peuples du Monde sont ils convenus de cette vérité, c'est que les Loix humaines tirent leur plus grande efficacité de la conformité qu'elles ont avec les Loix Divines, & de l'autorité que ces Loix leur donnent. C'est dans l'idée que nous avons des Perfections de l'Etre Suprême, toute foible & toute imparfaite qu'elle est, qu'il faut chercher la source & l'origine du Droit primitif & naturel.

Mais revenons à nôtre Solitaire & suivons le dans son examen & dans ses recherches: Il ne cesse de parler, que pour écouter en silence la voix de sa Raison & de sa Conscience. L'étude la plus propre à l'Homme est celle de l'Homme, il ne sauroit s'examiner lui même, sans se convaincre qu'il est composé d'un Corps & d'une Ame, & nôtre Solitaire a déjà entrevû cette vérité. Ce qui peut servir à l'une de ces parties ne sauroit servir à l'autre; leurs fonctions & leurs facultés sont tout à fait différentes. Comme le Corps & l'Ame sont indépendans l'un de l'autre, quoi qu'étroitement unis, la ruine de l'un n'entraîne point celle de l'autre: Ils peuvent donc subsister séparément, & leur union ne change point leur nature.

L'Ame pense & raisonne; elle est capable de plaisir & de douleur; elle est por-
tée

tée à rechercher l'un, & à éviter l'autre; mais toujours libre dans son choix, elle ne se détermine que par la vûe de ce qui lui paroît le plus grand bien. Nous avons vu ci devant qu'elle trouve en elle même des principes constans & infailibles, qui lui servent à discerner la vérité du mensonge, & le juste de l'injuste. Ce Guide ne l'égare jamais, quand elle est attentive à le suivre. Ces Principes ne sauroient être l'ouvrage de l'opinion ou du caprice; ils sont fixes, inébranlables & universels. Ce qui est l'ouvrage de l'opinion ou du caprice varie d'un País à un autre; il est aussi chancelant que la fantaisie des Homes; il est borné par une Rivière, ou une Montagne; *Vérité deçà les Pyrénées, Erreur au delà.* Ces Principes ont donc une base plus ferme & plus inaltérable; ils sont fondés sur une Règle que le caprice, l'opinion, ou l'erreur ne peuvent courber.

Nous ne parlerons point ici des propriétés du Corps; ce que nous en pouvons conoitre est à la portée de tout le Monde; il nous paroît seulement qu'à le considérer par les dehors, & nous ne saurions aller au delà, il est incapable, par lui même, de penser & de raisonner. Ces qualités appartiennent donc à l'Ame; elles sont son caractère distinctif, & elles contiennent son essence. L'u-

L'union de ces deux Substances est réelle & incontestable : Quoi que nous ne puissions favoir de quelle manière elle s'est faite, & que nous ignorions même quel est le lieu du domicile de l'Ame; il paroît cependant qu'elle a son Siège dans le Cerveau, & que delà elle comande, avec empire, au reste du Corps. La manière & le nœud de cette union sont une forte preuve de l'existence d'un Dieu; il n'y a qu'un Etre Tout-puissant qui ait pû allier deux Substances si différentes & si oposées; il n'y a que lui seul qui ait pû les faire concourir à un même but, qui est la conservation de l'Home & son bonheur.

Je laisse aux Philosophes à expliquer, s'ils le peuvent, coment l'Ame agit sur le Corps, & réciproquement le Corps sur l'Ame. Je ne sai si l'on résoudra jamais un Problème si difficile. Y a t'il entre ces deux Etres, une harmonie pré-établie, come le pense le célèbre *Leibnitz* ? Ont ils une Influence réelle & réciproque, de sorte qu'ils puissent agir l'un sur l'autre ? Ou ne sont-ils que Causes passives & occasionelles des pensées de l'Ame, & des mouvemens du Corps ? Dieu seul agit-il en nous lors que nous croïons agir ? Ne sommes nous, en sa main, que de simples ressorts, qu'il fait mouvoir à son gré ? Ces trois Hipothèses ont des difficultés

ficultés presque infurmontables. Chaque Philofophe paroît remporter la victoire , lors qu'il ataqué fon Adverfaire , mais il femble qu'il eft vaincu , lors qu'il eft ataqué à fon tour. Sans nous égarer dans des fpéculationns trop abftraites , il nous fufit de favoir que l'Âme eft éfectivement unie au Corps , pendant cette vie ; que ces deux Subftances différentes entr'elles ont des fonctions qui leur font communes & d'autres qui ne le font pas. La manière de cette union eft peut-être inexplicable ; le grand Machinifte n'eft pas obligé de nous communiquer tous fes fecrets ; *les voies , ne font pas nos voies.*

L'union de l'Âme avec le Corps n'eft pas le feul Miftère qu'il y ait dans l'Homme ; ce mélange de grandeur & de bafleffe que nous éprouvons presque chaque jour , n'eft pas moins difficile à comprendre. L'Homme s'élève jufqu'à l'infini , il a une idée de l'immortalité & de la perfection ; foutenu par la noblefle de fon origine , il fait des efforts pour y atteindre , & il ne donne aucunes bornes à fes defirs. Son Efprit embraffe le paffé , le préfent , & l'avenir ; on peut dire qu'il eft par tout , qu'il perce dans les fiècles les plus reculés , & dans les lieux les plus lointains. Rien ne peut arrêter fon vol. Tandis que cette Maffe corruptible
qu'on

qu'on nomme le Corps rampe sur la Terre, l'Esprit anticipe, en quelque manière, sur son séjour dans le Ciel, par l'étendue & la dignité de ses espérances; par la sublimité de ses lumières, & la véhémence de ses desirs. L'Homme conoit ses devoirs, il goûte une délicieuse satisfaction à faire un bon usage de sa Raison & à la perfectioner; il sent que par là il est dans l'ordre & que c'est le seul moïen de plaire à la Divinité. Voila ce qui fait la véritable grandeur de l'Homme, & ce qui le distingue d'une manière honorable des Etres manimés & des simples Animaux. Mais d'un autre côté quelle bassesse! A quels besoins honteux n'est-il pas assujetti! Il flote dans une incertitude perpétuelle; l'évidence qu'il recherche semble tuir à mesure qu'il en approche; les Préjugés & l'Erreur lui cachent la Vérité, & le séduisent par de fausses lueurs. Les Passions le tyrannisent & le deshonnorent. Comment fera-t'il pour dissiper les ténèbres qui l'environent & pour secouer un joug qui le dégrade? C'est un Captif qui chérit ses Chaines, & qui n'a pas le courage de se mettre en liberté. Il conoit le bien, & il pratique le mal. Il consulte la Raison, & n'a pas la force de la suivre.

Il nous est bien permis de quitter nôtre Solitaire, pour nous livrer à nos réflexions,

&

& de revenir à lui, pour l'aider dans ses recherches. Il ne sauroit ouvrir les yeux sans découvrir au dessus de sa tête une étendue immense, dans laquelle le Créateur a suspendu des Astres & des Planètes, dont l'Home ne sauroit calculer le nombre, ni mesurer le cours: La même main qui les soutient dans le vuide, malgré leur poids énorme, leur a tracé la carrière qu'elles doivent parcourir, & dont elles n'oseroient s'écarter. Nôtre Solitaire voit aussi, sous ses pieds, des abimes profonds & impénétrables, sur lesquels il ne sauroit jeter les yeux sans être saisi de frayeur. La Terre lui paroît d'abord une matière informe & stérile, mais pour peu qu'il fouille dans son sein il y aperçoit des trésors précieux, de toutes les sortes, & son travail n'est jamais sans récompense. La surface de la Terre est ornée de verdure & de fleurs, qui charment également l'œil & l'odorat, & qui forment le plus magnifique Spectacle. Des fruits délicieux se présentent pour la nourriture de l'Home, & semblent inviter sa main à les cueillir; des Ruisseaux serpentent dans de vastes Prairies, & semblent craindre de quitter les lieux agréables qu'ils arrosent. Les lieux les plus agrestes & les plus incultes sont peuplés d'Animaux de différentes espèces, qui y

T

trou-

trouvent la Nourriture la plus convenable. La Terre ne se lasse point de verser ses dons ; ses bienfaits se renouvellent chaque Année, & elle ne s'épuise jamais. De hautes Montagnes varient la perspective, séparent les différens Peuples, & fournissent des sources abondantes, qui deviennent bien-tôt des Lacs & des Rivières. Les Mers, qui semblent mettre une barrière entre les Nations, en sont au contraire le lien : Ce sont des voies de communication que la Providence leur a ouvert ; par le moïen desquelles le Pais le plus ingrat & le plus disgracié de la Nature peut entrer en partage de tous les biens que la Providence a répandu sous un Climat plus fortuné.

Je demande à présent, si l'Homme avoit formé ce vaste Univers, s'il s'étoit créé lui même, qu'auroit-il pû faire de plus en sa faveur ? Sans doute qu'il ne s'est pas créé lui même. Ce qui n'étoit pas encore pourroit-il se doner l'existence, qui est la plus réelle & la plus grande de toutes les perfections ? Le Néant ne sauroit produire que le Néant. Mais, je le répète, si l'Homme étoit l'Auteur de son être, auroit-il pû choisir un séjour plus agréable que la Terre ? Auroit-il pû s'imposer des Loix plus aisées à pratiquer, plus équitables,
plus

plus propres à le rendre heureux & plus
convenables à sa Nature? Mais si on le
considère tel qu'il est en éfet, c'est-à-
dire comé une Créature libre, intelligente,
qui a été placée sur cette Terre pour se
rendre digne d'une Félicité plus pure &
plus excellente, on se convaincra que
l'Home ne peut rien faire de plus sage
que de se conformer à la Volonté de son
Créateur, que de remplir ses vües, & de
mériter son aprobation.

GENÈVE.

J. B. T.





LETTRE

*Aux Editeurs à l'occasion de la Comète, qui
vient de paroître.*

MESSEURS,

D'Où vient votre silence constant sur la nouvelle Comète ? Dois je l'attribuer à ces paniques terreurs que l'aparition de ces Phénomènes imprimoit autrefois généralement sur tous les Humains ? Et m'auriés vous doné réellement droit de croire que ce dernier vous laisse interdits sous l'atente de l'avenir le plus sinistre ? Non, *Messieurs* : Je fais qu'on se pique de penser sensément dans votre Ville, d'étendre les conoissances sur la nature des choses, de peser tout à la balance de la saine Raison ; que d'ailleurs vous êtes amplement prémunis contre ce qui tient de l'ombre même du superstitieux : Il ne m'en faut pas d'avantage, il ne m'en faudroit même pas tant, pour être pleinement convaincu de votre sécurité, à la vüe de tous les Météores qu'a vù & que verra l'Univers, réunis & paroissans à la fois sur notre Hemisphère.

Je

Je pénètre à peu près, si je ne me trompe, le vrai motif qui a privé votre Mercure de jaser tout à son aise dans cette belle occasion. Vous avez jugé que les Philosophes aiant fort approfondi ce sujet; principalement depuis le fameux Traité des Comètes par le célèbre Mr. BAYLE, il ne convenoit plus d'agiter cette Matière. Je sens que ce grand Home a dit tout ce qu'on pouvoit avancer de plus judicieux, de plus savant, & selon moi de plus démonstratif à cet égard; cependant sentés à votre tour, je vous prie, que l'Histoire particularisée de nôtre Comète n'auroit pas mal occupé une place dans votre Journal.

Le Lecteur curieux, avide des découvertes qui ne lui coûtent point le travail fatigant de la recherche; y auroit trouvé, ses causes Physiques, l'Époque de son horizon par rapport à nous, l'étendue de son diamètre, la description exacte, circonstanciée, de son cours, de ses variations, de sa durée, de son eclipse, en tournant tout à coup du côté de l'Orient, après avoir constamment décrit son Orbe de l'Occident d'Hiver à celui d'Automne; & tant d'autres particularités remarquables également dignes de l'attention des Experts & de leur sérieuse étude. Quelle Perte! Je vous en aurois épargné bien volontiers le regret;

mais je dois avouer ma dette, je ne suis ni assez habile Astronome, ni assez laborieux pour m'être attaché aux Observations continuelles qu'il m'auroit fallu indispensablement faire dans ce cas. Attendés; la chose n'est pas sans ressource. L'entreprise est réservée à un Savant du premier ordre, & je sais qu'il pense à vous faire ce Cadeau.

En l'attendant, agréés, *Messieurs*, que secondant le zèle, du digne Ecrivain sur quelques Usages Superstitieux *, je vous fasse remarquer ici qu'on s'étoit beaucoup purgé dans le dernier Siècle des Erreurs populaires, touchant les Comètes. Je fais qu'il l'a infinué dans sa belle Pièce; cependant il ne doit pas improuver, ce me semble, que j'ajoute à ce qu'il en dit un trait historique trop peu connu à mon gré.

Je veux parler de l'illustre BENSBRADÉ. Personne, n'ignore qu'il parût une Comète vers la fin de l'Année mil six cent quatre vingt. C'est précisément celle qui est l'objet des *Pensées diverses* de Mr. Baile, que j'ai citée, & ce fut à son occasion que le fameux Mathématicien JACQUES BERNOULLI fit paroître aussi la même Année un Traité de son crû sur cette espèce de Planètes. Notre excellent Poète vivoit dans ce tems là, & faisoit les délices de la Cour, tant

par

par son beau génie, que par son rare talent. On fait assés quelle grande vogue, combien de partisans distingués eut son *Sonnet de Job*, qui le disputa & l'emporta enfin sur celui d'*Uranie* écrit par VOITURE.

Desireux de voir la Comète, il se rendit un soir à une Sale du Louvre, où plusieurs Princesses, dans la même vüe, avoient déterminé d'aller attendre qu'elle parût. Par respect pour les Dames, il étoit obligé de se tenir découvert & la Saison n'étoit certainement pas propre à garder impunément cette bienséance. Autre supplice, l'Astre chevelu, ne jugeant pas à propos d'accélérer sa manifestation en faveur de Leurs Altesses, il fut trouvé bon de corriger l'ennui de l'attente par le secours du Jeu. Or le Poëte en fut la dupe jusques à perdre tout son Argent; & pour surcroit de guignon, à mesure que sa bourse se vuidoit, il faisoit l'aquisition d'un très mauvais Rhume.

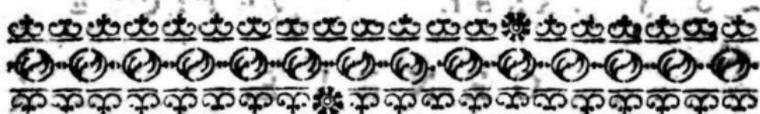
Qui à sa place, vingt ou trente Années auparavant, n'auroit eu le foible d'attribuer ces revers au signe prétendu malencontreux? Qui ne se fut crû dans ce tems encore Esclave des préjugés, une Victime nécessaire de la Catastrophe qu'il venoit prédire? Tout Home sans contredit eut jugé alors de sa prochaine & infallible destruction, avec autant d'assurance que d'un Article de Foi.

Benserade fût bien s'élever au dessus d'une crédulité aussi ridicule. Bien loin de se montrer susceptible d'une prévention si peu fondée, il railla au contraire le premier, & fort joliment sur son *Avanture*; & pour laisser un Monument perpétuel de ses véritables idées, il composa le beau *Madrigal* qui suit.

Pour voir l'Astre nouveau que le Ciel fait paroître,
 Afin d'étonner l'Uniyers;
 Je veille, je joue, & je pers,
 Et je m'enrhume à la fenêtre.
 Qu'un autre soit inquiet
 De ce que ce Feu nous présage;
 C'est bien assés pour moi de ce qu'il m'a coûté.
 Qui perd son Bien & sa Santé,
 Peut il rien perdre d'avantage!

Ce *Madrigal*, ou si l'on veut cette *Epi-gramme*, n'a pas besoin, je pense, de *Commentateur*. L'Esprit du Poëte s'y découvre trop clairement, pour qu'il soit possible de prendre le change. Je finis donc, en vous assurant, que j'ai toujours l'honneur d'être &c.

D***.



NOUVELLES LITÉRAIRES

LAUSANNE.

MR. DE CHESEAUX, Petit Fils de M. le Professeur DE CROUSAZ, vient de faire imprimer à Paris un petit Livre qui a pour Titre: *Essai de Physique*. Cet Ouvrage est très estimé des Connoisseurs & mérite en éfet leur aprobation. Le Libraire, pour s'en procurer un plus prompt débit, a crû devoir avertir le Public que ce jeune Auteur est Petit Fils de Mr. de Crousaz, qui tient un Rang si distingué dans la République des Lettres. Les Lecteurs en ont tiré un autre conséquence; Ils se sont imaginés, que ce Savant Professeur avoit part à l'Ouvrage. Mais nous somes chargés de sa part de déclarer que l'on s'est trompé, & que quoi qu'il envisage cette conjecture come lui faisant honneur, il n'a garde de vouloir enlever à M. de Cheseaux son Petit Fils, ni a qui que ce soit une Gloire, qui ne lui appartient en aucune manière.

GENE

MR. *Girardeau* Aîné, Auteur de l'Ouvrage intitulé, *La Banque rendue facile aux principales Nations de l'Europe*, qu'on ne trouve à vendre que chez lui, vient de mettre sous Presse une suite de cet Ouvrage, qui contiendra trois Feuilles in 4^o. dans lesquelles on trouvera les Nouveaux Tarifs réciproques entre Genève & la Suisse pour les Espèces d'Or & d'Argent, combinés sur les différens prix de ces Espèces à Genève, & sur la Taxe de L. L. E. E. de Berne portée dans leur Ordonnance du 12. Février dernier; ensemble les Comptes faits en Argent de Suisse de toutes les Espèces dénommées dans cette Déclaration, suivant la nouvelle Taxe; depuis Dix mille de chaque Espèce jusques à un quatt. M. *Girardeau* avertit, qu'il délivrera gratis ces nouveaux Tarifs aux Persones qui ont acquis son premier Ouvrage en entier; & que ceux qui l'acquerront dans la suite, ne le paieront pas plus, quoi qu'augmenté de ces trois Feuilles, c'est-à-dire L. 6. 15. Argent courant de Genève, en blanc: Mais ceux qui voudront se procurer cette Augmentation séparément la paieront 12. Sols, Argent courant, en blanc. Ces nouveaux
Tarifs

Tarifs seront imprimés vers le 10. Avril prochain.

IL a paru depuis peu en cette Ville une nouvelle Grammaire Française, intitulée : *Introduction simple & aisée à la Langue Française, ou Règles & Réflexions, les plus nécessaires pour l'intelligence des Principes & de l'Orthographe de cette Langue, tirées en grande partie des meilleurs Ouvrages en ce genre, qui aient paru jusques ici, simplifiées & méthodiquement disposées. A Geneve De l'Imprimerie de Henri Albert Goffe & Comp. Et se vend chez Pierre Colandre, Maître Ecrivain.*

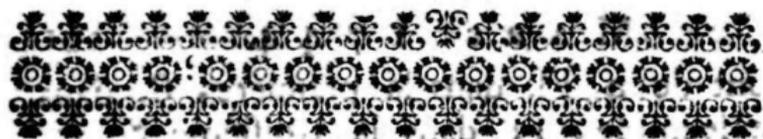
Cet Ouvrage, qui renferme 140. Pages in 80. d'une impression très belle & très correcte & sur beau Papier, est divisé en trois Parties. La I^{re} qui n'est que de 4. Pages donne une idée juste & précise de la Grammaire, des Lettres & des Syllabes. La II. Partie traite en VIII. Chap. des Mots & des Parties du Discours, savoir le Nom, l'Article, le Pronom, le Verbe, le Participe, l'Adverbe, la Préposition, la Conjonction & l'Interjection. Tout y est expliqué d'une manière claire & distincte, & on trouve rangées dans leur Ordre les Déclinaisons & les Conjugaisons. La III. Partie est la principale : On y traite des Phrases ou du Discours; de la Syntaxe ou Construc-

traction; de la Concordance; du Régime des Noms & des Verbes: On y donne les Règles les plus nécessaires de la Construction simple ou ornée, avec divers Exemples; come aussi des Remarques très utiles sur l'Exposition, qui enseigne à développer une phrase, & à mettre dans son ordre naturel toutes les parties qui la composent. Les Règles de la Ponctuation n'y sont pas oubliées non plus, & on trouve réellement dans cet Ouvrage l'Art de parler la Langue Françoisé dans toute la pureté, & dans une netteté de Stile, qui fait aujourd'hui le Génie de cette Langue.

L O T E R I E.

PAR Permission de S. M. le Roi de Prusse, & sous son Autorité Royale, la Ville de *Huissen*, a arrêté une VII. Loterie, divisée en 4. Classes consistant en 24000. Billets & 10424. Prix ou Primes, montant à Fl. 302000. La Mise de la première Classe est de 2. Flor. Argent courant d'Hollande; celle de la seconde est de 3. F., de la troisième 4. Flor., & de la quatrième 6. Flor. Les plus hauts prix sont de 3000. Fl dans la 1^{re} Classe, 5000. dans la seconde, 8000. dans la troisième, 15000. dans la quatrième. Les plus bas Prix sont

font de 4. Fl. dans la première, 8. dans la seconde, 13. dans la troisième & 20. dans la quatrième. On comencera à tirer la 1^{re} Classe le 13. Avril; la seconde le 18. Mai; la troisième le 22. Juin; la quatrième le 27. Juillet. On devra échanger les Billets au plus tard le Vendredi avant le Tirage de chaque Classe, chez les Collecteurs où on les aura pris. Le Paiement des Prix ou Primes se fera aussi chez les mêmes Collecteurs, au Porteur du Billet 14. jours après qu'on aura tiré chaque Classe. On trouvera des Billets à Genève chez Mr. *Gédéon Philibert au Perron*, en payant L. 2. 12. pour la première Classe, L. 3. 18. pour la seconde, L. 5. 4. pour la troisième, & L. 7. 16. pour la quatrième; le tout Argent courant de Genève: Ce qui fait L. 19. 10. de Genève ou L. 32. de France, pour le Billet en entier.



A V I S

ON trouvera pendant le courant du Mois de Mai prochain, & les suivans, chez Mr. J. Jaques Obermeyer, Négociant à Bâle, des Eaux Minérales de Seltz, de Schwalbach & de Sedelitz en Bohême, bien conditionnées, & en bon état, à des prix raisonnables & pour comptant. Ceux qui en souhaiteront peuvent lui écrire, en affranchissant leurs Lettres.



E N I G M E .

QUoi qu'on me trouve dans le Monde,
Je ne suis d'aucun Elément;
Ni même dans le Firmament.

Mon secours cependant rend la terre féconde.

Mon nom se prononce souvent,
Dans la tristesse, ainsi que dans la joie.
Au tendre Amour je vous envoie,
Pour me découvrir sûrement.

On ne me voit point dans la France,
Moi, qui suis dès long-tems attachée à ses Rois.
Je sers la Robe, & je hais la Finance,
Et suis toujours utile aux Loix.

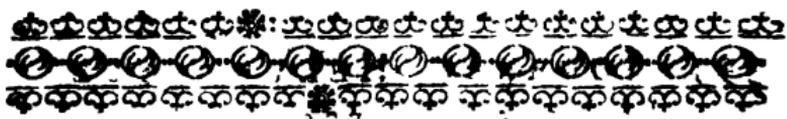
Vous *

Vous, qui cherchez à me connoître,
 Apprenés quel est mon destin;
 Je n'ai comencement ni fin,
 Et l'Homme néanmoins m'a souvent donné l'être.

P. G.

ENIGME

JE suis Fils de celui de qui je fus le Père;
 J'ai donné la Vie à ma Mère.
 Sans Esprit, sans savoir si je fais bien ou mal,
 Inanimé, je forme un parfait Animal.
 Ma fraîcheur peu durable est pour le goût qui l'aime;
 D'une délicatesse extrême;
 Celui qui la savoure mieux
 Me refuse aussi-tôt que je lui parais vieux.
 Quoi que maigre, avec moi peu de gens font Carême,
 Dans Paris & par tout où l'usage est le même.
 Mon Corps doux & poli, n'est pas fort dégagé;
 Cependant je figure assés bien sur la Table,
 Et souvent un Ragoût qu'on trouve délectable,
 Sans moi par les Friands ne seroit pas mangé.



T A B L E.

R eflexions sur la Curiosité de l'avenir par les Dévinemens.	211.
Essai d'une Instruction pour les Indiens.	240.
Eclaircissemens de Mr. De Crousaz au sujet de l'Essai sur l'Homme par Mr. Pope.	249.
Lettre aux Journalistes sur la Divisibilité de la Matière à l'Infini.	265.
La Laide spirituelle Fable.	269.
Chanson sur les Francs-Maçons.	271.
Reflexions sur l'Homme.	273.
Lettre aux Editeurs à l'occasion de la Co- mète.	292.
Essai de Physique de Mr. de Chezeaux.	297.
Suite de la Banque rendue facile par Mr. Girardeau.	298.
Loterie de Huisen.	300.
Avis sur les Eaux Minérales de Seltz Schwalbach & Sedelitz.	302.
Enigmes.	302.